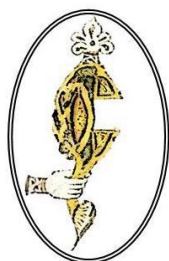


ACCÈS À LA GOUTE ET À LA GRAINE



ПРИСТУП У КАП И СЕМЕ PRISTUP U KAP I SEME

MIROSLAV JOSIĆ VIŠNJIĆ

EXTRAITS

Traduit du serbe par Alain Cappon

Novembre 2014

LETTRE À MON FILS

Le 5 juin 1968, mercredi

Mon cher fils,

J'ai reçu ta lettre ce matin, et j'ai vu que ma petite-fille était souffrante. Comme elle est toute petite, qu'elle n'a pas encore fait ses premiers pas ni dit ses premiers mots, il faut se montrer vigilant avec les enfants de cet âge pour qu'ils restent en vie le temps de reprendre des forces.

Pour ma part, ça allait cahin-caha, mais depuis aujourd'hui, en fait, depuis une heure et demie du matin, ma santé s'est de nouveau bien dégradée. Le docteur et l'infirmière sont restés à mon chevet jusqu'au lever du jour.

À l'heure du petit-déjeuner, ça avait un peu empiré, mais ce qui peut encore se passer d'ici le souper, Dieu seul le sait. Car je suis maintenant lourdement malade, mais qu'y faire ?...

Si ma santé était un peu meilleure, je pense que j'aurais pu faire plus et mieux, mais bon... comme ça, c'était bien.

À la loterie, rien une fois de plus, je n'ai misé que sur le 7, j'ai à nouveau repris un demi-billet.

Pour ce qui est de la terre et de la maison, il faut que maman en ait la jouissance tant qu'elle sera là ; pour le reste, advienne que pourra. Et si je ne meurs pas cette fois, je vais voir avec le notaire et les avocats pour qu'on me laisse un peu tranquille.

Quant à moi, dans la nuit de dimanche à lundi j'étais très mal. Oppressé de toutes parts.

J'ai bien failli ne pas m'en tirer et, maintenant, c'est encore pire.

Je ne savais pas que cette plainte était revenue du tribunal. Tu sais, cela remonte au temps où les eaux souterraines

sapaient notre maison et où, régulièrement, avec chaque avis d'imposition, je payais aussi cette dette envers l'État.

Mais qui pourra prouver quoi que ce soit à ces gens-là s'ils ne croient même pas à la parole d'un malade ?

J'ai laissé pour toi dans le grenier, derrière la cheminée, dans ma malle de soldat en osier, deux cahiers : tu y trouveras l'histoire d'une femme que tu ne connaîtras peut-être jamais et la couronne, les rameaux de vigne ou le silo où sont entreposés les conversations de Stapar.

Quand je mourrai, prends ces cahiers, lis-les, et ajoutes-y tout ce qu'il te plaira. Suis au moins la trace de ces histoires, qui sait ce à quoi elles te mèneront.

Tu ne commettras aucune erreur en démêlant la confession de cette femme et tous nos papiers. Montre-toi honnête à l'égard de ces écrits et tout ce que tu pourras y mettre.

Quand tu auras le stylo en main, sache, mon fils, que moi aussi je te regarde.

Mais ne te soucie pas trop de moi, veille à l'ordre des mots dans la phase, veille sur tes enfants.

Jamais tu ne pourras me connaître comme je te connais, moi, jamais tes enfants ne pourront te connaître comme tu les connais, eux.

Et jamais ils ne pourront te détester autant que tu oseras les aimer.

Je ne sais si cela valait la peine d'user ce crayon à ce point !

Longue vie à toi, mon fils, et ne t'angoisse pas devant la page blanche. Veille sur maman et ton frère, garde cette enfant que tu as, et prends soin de ta femme et aussi de ceux auxquels elle donnera bientôt naissance.

Tu as ma bénédiction.

Cahier Un

LE PEIGNE

GOUTTE ET GRAINE, 1

JE N'AI RIEN

Je n'ai rien comme souvenir de Goli Otok.

Or j'avais ce peigne dont je t'ai parlé.

Ce peigne, qui était à moi.

Tu vois bien comment ils sont, ces vieux peignes en corne.

Avec un manche, long et large, de couleur sombre mais translucide.

J'avais gravé des choses dans le manche, toutes les dates.

D'un côté, les dents, et, de l'autre, ce manche, long et large. En plus des dates, j'y avais inscrit aussi gauchement, obstinément, tous les endroits.

En premier, la date de mon arrestation, puis Obilićev venac, Kovačica, ensuite une autre date, un peu plus loin Ramski rit, puis la date de Zabela, et enfin Goli...

J'avais tout inscrit avec diverses petites épingles, pinces à cheveux, agrafes.

Ce peigne, comme j'ai pu le garder jalousement !

Quasiment personne, je pense, ne l'a vu pendant un bon bout de temps ! Je ne le prêtais pas.

Car dans tous ces camps et prisons, tout ce qu'on était amené à toucher était crasseux, et aussi tout ce qu'on voyait, qu'on regardait... et ne parlons pas des poux, et des punaises, et des lentes.

Ne pas passer son peigne à quiconque pour se coiffer.

Surtout avec ces dates, endroits, chemins parcourus, lieux et temps de détention. Chacun de mes transfèrements.

Quelque temps après mon arrestation, le 7 décembre 1948, Igor, mon mari, a envoyé une lettre à ma famille à Stapar pour leur demander s'ils savaient quelque chose sur moi.

Si je donnais de mes nouvelles, ce que je devenais.*

Ils ont conservé cette lettre jusqu'à mon retour au village, quand nous nous sommes retrouvés presque quatre ans plus tard.

J'ai rangé cette lettre et ce peigne dans le petit tiroir de ma table de nuit, près de mon chevet, sous quelques papiers et mouchoirs. Car la table de nuit se trouvait près du divan où je dormais.

Où, pour la première fois en quatre ans, j'ai dormi sur un lit normal.

À cette époque, le démantèlement des coopératives paysannes de travail avait en grande partie déjà commencé, et on nous avait restitué à nous également une partie de nos terres et notre ferme de Vajska.

Nous avons dû aller à Vajska.

Pour travailler dans les champs, et aussi butter dans le jardinet de la ferme ; pendant ce temps, notre maison de Stapar était vide.

Sans personne à l'intérieur.

Et un soir, quand nous sommes rentrés, le peigne n'était nulle part, cette lettre non plus.

Tout le reste était bien en ordre.

Le portail fermé à clef.

Nulle trace d'effraction ou de saccage.

Ni de remue-ménage dans la maison, ni de chambarde-ment dans la cour.

La porcherie et l'étable et le poulailler et le grenier étaient tels qu'en eux-mêmes.

Mais le peigne et la lettre avaient disparu de mon tiroir.

Rien d'autre, toutefois.

Pas une cuillère, pas un cruchon.

Pas de paille subtilisée dans la meule.

Mon époux n'était pas staliniste.

À tout le moins, il ne se déclarait pas comme tel.

Et quand ils l'ont fourré dans le même sac, peu importe comment, et que je l'ai su, j'en ai déduit que c'était bel et bien à cause de cette lettre.

Car, enfin, pourquoi donc s'enquérir auprès de mes parents, pourquoi leur demander s'ils étaient au courant pour moi, où j'étais passée ?! Et pourquoi faire cela par écrit ?!

Quand même, un mari sait où est sa femme, où elle traîne, ce qu'elle trame !

Le parti ou l'État, leurs fonctionnaires officiels et secrets, ne pouvaient pas être les seuls à savoir.

Et cette lettre, il l'avait envoyée normalement, ordinairement, par la poste.

Et là, plus de lettre.

Plus de peigne.

Ce que je m'en suis voulu cette nuit-là et les quelques jours suivants.

De rage, je n'ai fait que grincer des dents.

Et attendre une seule chose : qu'on débarque, une nuit sans lune, pour me reprendre.

Eux, l'obscurité.

Je ne me remets pas de la disparition de ce peigne.

Aujourd'hui encore, en parler sans tristesse, avec calme et sérénité, m'est impossible. J'en ai la chair de poule, des sueurs.

Je le pensais éternel.

Susceptible de perdurer Dieu sait combien d'années. Indestructible.

Tout y était inscrit, gravé, entaillé.

Il se souvenait de tout.

Les miens l'ont bien vu.

Je leur ai montré : où j'étais allée, le nombre de jours ou de semaines, de mois ou de saisons, la date de mes transferts et pour quelles destinations, celles qui m'accompagnaient...

Chacune de ces entailles narrait son histoire.

Je considérais que ce peigne aurait un jour de l'importance pour tout le monde, serait un témoignage, une mise en garde.

Je croyais qu'un jour j'allais l'effleurer du bout des doigts avec gentillesse, tendresse, ou le regarder, songeuse, et que lui me raconterait toutes mes histoires.

Qu'il me raconterait tout ce qu'il me faut oublier.

Mais ai-je le droit d'oublier ?

*** Igor, quant à lui :**

Je n'ai su que plus tard le moment et les circonstances de son arrestation.

Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas de la bouche de qui j'ai appris qu'elle avait été arrêtée.

Je sais que cet hiver-là, j'ai envoyé une lettre à sa famille à Stapar pour leur demander, comme ça, s'ils savaient quelque chose, où elle était, s'ils avaient des nouvelles, et j'ai dû, sans doute, ajouter deux trois bêtises.

J'ai un problème après tout ce par quoi je suis passé : quand je veux dire quelque chose, je veux le faire d'une traite, tout dire condensé en une seule phrase, en une seule pensée.

Et alors, je m'égare, je m'embrouille, je bafouille.

Dans ma tête, les idées se bousculent, tantôt sont emportées comme par une déferlante, tantôt s'écoulent goutte à goutte.

Je sais qu'un jour Kata et Bracika sont venus me voir ; probablement au printemps 49, quand ils apportaient des colis et du linge, et ils m'ont dit :

–Tu sais que Stojanka a été arrêtée ?

– Et notre enfant, qu'est-ce qu'il devient ?

– Peut-être que tu sais des choses qui pourraient l'aider ?

Avec tout le respect et la considération que je leur devais, pour le pain mangé chez eux, pour le jambon et le lard, pour le vin bu, je leur ai dit :

– Je me suis déclaré contre la Résolution. Et d'un. Mais là, si je tente quelque chose, je vais en pâtir quoique coupable de rien. Je ne sais si je peux me mettre là, brutalement, à me renseigner, ni auprès de qui. Elle a agi comme elle l'entendait. Vous savez bien, pour ne pas faire long et lasser, que c'est une cabocharde, une tête de mule. Elle faisait ce qu'elle voulait, et maintenant, que faire pour l'aider et l'en sortir ?

Au printemps 48, déjà, nos rencontres se faisaient plus rares, puis nous avons cessé de nous croiser, de nous voir.

Elle m'a plaqué, grossièrement.

Je dois ici, chez moi, fouiller, farfouiller dans mes boîtes.

J'ai toujours conservé une lettre d'elle ; elle date du printemps 48, d'avant la Résolution, d'avant son arrestation.

C'est un document assez cruel à mon encontre ; à l'époque, il m'a presque abattu. Le ton hautain, le mode officiel pour s'adresser à moi ; puis la liberté de la personnalité, la mort de notre famille, le pathétique...

Voilà comment mon épouse légitime me parlait dans cette lettre : « Camarade Igor, il te faut prendre en compte la réalité... » Ce qui suit est à l'avenant, posé, directif, austère.

On imagine.

Un homme jeune, tout entier à diverses obligations, et une femme jeune, susceptible et mal disposée qui le largue avec cette cruauté.

Ça ne s'est pas passé comme dans les tragédies, je me suis vite dégrisé et consolé. Ça tenait d'une migraine, et le remède, c'est l'aspirine.

J'ai réussi à passer le cap, à reprendre le dessus.

J'étais jeune.

Je m'étais montré très prévenant avec elle.

Dévoué au plus haut point.

Je n'étais pas du genre à traîner, à courir, à poursuivre les femmes des autres... Les conditions de vie étaient mauvaises, nous mangions franchement mal, peu, et n'importe quoi.

Tout cela a imprimé en moi une trace profonde.

À chacun sa conscience et ses remords.

Ensuite, j'ai fait preuve d'une grande dureté avec les femmes.

Bien des années plus tard, une dizaine voire plus, nous nous sommes retrouvés et entretenus de tout cela.

Une fois seulement auparavant, en 57, nous devions nous voir au Kasina, mais nous nous étions ratés.

Elle ne m'a rien dit de Goli Otok, rien des travaux forcés, mais j'ai vu ses jambes très abîmées, qui avaient souffert.

Nous parlions à voix basse.

– Ça te vient de là-bas ?

– Là-bas, là-bas...

Et m'est alors revenue une image de l'après-guerre : elle était enceinte, la venue de notre enfant s'annonçait.

L'instinct maternel s'était alors sûrement manifesté chez elle aussi, et de sa pleine force.

L'instinct maternel et, d'autre part, le désir d'avoir une famille normale. Elle en avait assez de ce branle-bas, de ce tourbillon.

L'un poursuit l'autre, personne ne rattrape personne, et chacun ne fait que se jeter d'une clique dans une autre.

Notre couple était intéressant en ce sens que nous manquions d'intelligence, d'ouverture d'esprit, pour juger, pour partager nos idées, nos aspirations, le fruit de nos réflexions, nos rêves et nos souhaits.

La vie publique, la société, l'État, nous occupaient trop.

Nous n'avions aucune vie à nous. Nous avions enterré notre vie privée.

Entretemps, nous étions partis à Belgrade, ma mère s'était réconciliée avec mon père et était revenue à la maison.

Pendant l'Occupation, mon père n'avait ni chanté ni travaillé ; après la guerre, il a été l'un des premiers à se produire à l'opéra de Belgrade.

Nous nous sommes installés dans son appartement, 33 rue Palmotićeve, et nous avons habité tous ensemble et partagé la même table.

Elle a rapidement milité au Deuxième rayon qui couvre, en gros, l'actuelle commune de Palilula et peut-être même au-delà. Quant à moi, je me cassais la tête : que faire, et comment ?...

Il fallait travailler du petit matin à la nuit tombée, entretenir une famille, terminer mes études supérieures tout en m'acquittant des tâches quotidiennes.

– Avant que je ne sois plus là, me disait mon père, tu dois finir ta médecine et devenir docteur.

Mais, pour moi, le destin en avait destiné tout autrement.

GOUTTE ET GRAINE, 2

APRÈS LA GUERRE

Après la guerre, et j'en ai suffisamment parlé dans Dieu sait quel nombre de requêtes, déclarations, communications, notes et biographies, je travaillais à Odžaci, puis à Vajska.

Nous mettions sur pied des organisations du parti et de la Skoj¹, préparions les élections, faisons de l'agitation, alors qu'alentour les décombres fumaient encore et que des coups de feu étaient échangés.

Mon époux, et moi, et tous les autres... étions engagés dans ces actions. Il est difficile de se tenir à l'écart et de simplement regarder ce qui se passe et voir qui poursuit qui.

Mon époux est parti à Odžaci le premier, puis moi, peu après. Ensuite, j'ai été envoyée à Apatin.

Une certaine Marija Rapajić était alors secrétaire du comité d'arrondissement de Sombor, et je suis devenue aussitôt secrétaire à l'organisation pour le district d'Apatin.

Me sachant de Stapar, elle m'a naturellement envoyée à Apatin, le centre de notre district.

J'y suis restée jusqu'au début 46.

Mais après quelques mois à Sombor, nous sommes partis à Belgrade habiter chez les parents d'Igor.

Quand j'ai épousé Igor, quand nous nous sommes mariés, il n'y a pas eu de noces.

De la ferme, nous sommes allés directement à la mairie, au bureau de l'état civil, et nous avons signé une page de l'assez épais registre des mariages.

Nous étions revenus juste pour annoncer à mes parents que nous allions nous marier, même s'ils le savaient car ils s'en

¹ Savez komunističke omladine Jugoslavije : Union de la jeunesse communiste de Yougoslavie. (Toutes les notes sont du traducteur.)

doutaient. C'était pour eux, et qui sait depuis quand, une évidence.

Nous nous sommes rendus à la mairie, je pense, le 26 novembre 45.

En chemin, sur la Place, nous avons croisé Jecko Volić, le maire d'alors, en compagnie de Živan Kovčín qui, à la même époque, était quelque chose au sein des nouvelles autorités, et tous deux ont été nos témoins.

« Témoin », c'est le mot qui avait remplacé le « kum² » d'avant la guerre.

Et ce fut tout. L'église ?... Pourquoi faire ?! *

De retour chez nous, nous avons enfourché nos vélos et filé à Apatin. Alors, il n'y avait pas de voitures, de motocyclettes, de moyens de transport, de lignes d'autobus.

Moi, j'avais mon vélo. Et j'étais constamment partie à Monoštor, Sonta, Stapar, Bogojevo, Kupusina, Prigrevica, Mil-tići...

De jour comme de nuit.

Peu importait.

Dire qu'on ne pouvait pas y aller, qu'on était malade ou fatiguée, était absolument impossible.

Rien ne me faisait peur même si les Allemands et les oustachis étaient toujours sur l'autre rive du Danube.

Sous l'Occupation, nous n'avions peur de rien.

Nous transportait un fol enthousiasme, ledit élan, notre jeunesse... il faut croire.

Je ne saurais dire ce qui nous poussait, nous stimulait.

Il y a un fait, un détail dont je dois faire part.

Quand notre ami Brata s'est marié – Brata Parabucki, tout le monde le connaît – nous étions alors encore à la campagne.

Il a d'abord servi la rakija.

² Le témoin à un mariage orthodoxe serbe.

À dire vrai, ses parents voulaient que tout se déroule dans le respect des exigences et commandements des anciens rituels religieux : la rakija à boire, réunion de la proche famille et, ensuite seulement, la noce.

La rakija – nous en étions, nous aussi.

Or, ce jour-là précisément, je devais assister à un important rassemblement de la Skoj à Doroslovo, un village hongrois tout proche.

Il faisait du crachin, cette bruine désagréable, et le soir tombait déjà.

Il commençait à faire noir, et mon futur époux m'a alors passé un pistolet sous la table.

Ce qui n'a pas échappé à Brata, qui s'est écrié :

– Hé, si moi aussi je devais passer un gros pétard sous la table à ma femme, tout de suite que je divorcerais !

Et sous ces mots et la pluie, c'était l'automne, je suis parti à mon rassemblement de Doroslovo auquel je ne pouvais me soustraire.

À mon retour, vers minuit, la fête battait son plein. J'ai appuyé mon vélo contre un mûrier, il pleuvait toujours, je dégoulinais de toutes parts, et j'ai rejoint la noce.

Jusqu'à l'aube, nous avons chanté, grignoté, buvoté.

Et, pendant ce temps, on me dérobaient mon vélo. À l'époque, ils se volaient tout comme aujourd'hui.

Mileta Milić, qui travaillait alors à l'Ozna³ d'Apatin, avait là-bas un magasin plein de vélos et de tout et n'importe quoi.

Je suis allée lui demander de m'en passer un, mais il a refusé tout net. Jusqu'au jour où, attendri, il a eu pitié de moi et m'a donné une toute nouvelle bicyclette, blanche.

Une bicyclette de rêve !

De marque allemande.

³ Odelenje zaštite naroda : la Section de la défense du peuple.

– Pour toi, m’a-t-il lancé. Et que je ne revois plus ! Tu la prends pour aller où tu sais, mais sur l’endroit où tu l’as eue, pas un mot. Et ne vient plus mettre le nez à cette porte.

Et j’ai remis ça : Monoštor, Prigrevica, Sonta, Bogojevo, Stapar... jusqu’à ce que, finalement, on me vole aussi ce vélo royal, impérial.

Pendant quelque temps, j’ai dû aller à pied à toutes ces réunions, assemblées, recensements, vérifications, et autres activités d’agitation.

Mais cela ne me coûtait pas.

Je ne suis plainte à personne, je n’ai exprimé aucun regret, je n’ai pas bronché.

Nous étions jeunes, confiants en nous-mêmes, tout nous était simple, et beau.

Nous débordions d’enthousiasme, d’élan.

La guerre était finie et, à nos yeux, tout ce qui survenait devait se dérouler ainsi, c’était forcé, obligatoire, il ne pouvait en être autrement.

*** Dinko, quant à lui :**

Le fait est que le régime a dorénavant besoin d’une bonne Église.

Ou, plutôt, l’État, pas le régime.

Le peuple, également.

Au temps des Hongrois, sous l’Occupation, l’église était toujours bondée.

C’est moi qui tenais le *tasić* pour la quête et qui lisais l’Évangile ; je faisais même office de servant à l’église.

Petit diacre, je portais le *stihar*⁴.

J’allumais le feu dans le réduit, à droite, là où il y a un foyer où faire du feu.

⁴ Chemise d’église.

J'attisais la veilleuse.

À l'époque, il n'y avait pas ces tampons qui la font brûler en permanence. Il fallait manier le soufflet sans arrêt, et nous en avions de petits qui ressemblaient à ceux de forge.

Si minuscules, même, qu'ils étaient de la taille de petites parts de strudel. Je me souviens que l'un était crevé, et que l'autre allait bien.

D'abord, j'apportais une douzaine de bouts de bois et je les enflammais. Et quand ils avaient bien pris, je plaçais les bâtonnets d'encens.

Et chaque fois que je donnais la veilleuse au pope Ivan, et ce à plusieurs reprises pendant le service, j'inclinai toujours la tête et je lui baisais la main.

Puis je rompais la *nafora*⁵, j'en faisais des petits morceaux carrés, mais j'en mangeais aussi quelques-uns ni vu ni connu.

Ensuite je prenais le *tasić* et récoltais les offrandes.

Le mien était petit, rond et creux, comme une sorte de tasse.

D'ordinaire, il y en avait un pour l'église, un deuxième pour le grand séminaire, et un troisième pour le cas où quelqu'un était dans le besoin.

Une fois, ce fut pour les bagnards de Šarvar, et quand l'évêque Irinej a fondé l'hôpital de Novi Sad, ce troisième *tasić* a fait le tour des églises de l'éparchie⁶ de la Bačka.

À l'occasion d'une célébration majeure telle celle de Noël, c'était alors trois enfants qui faisaient la lecture de l'Évangile.

Et après le service, ils se partageaient le produit du troisième *tasić*.

Pendant l'Occupation, donc, l'église était bondée.

Après la guerre... on est venu sur la pointe des pieds, cette peur paysanne était visible.

⁵ Pain consacré que l'on partage après la liturgie.

⁶ Le diocèse orthodoxe.

« On n’ira pas à l’église, les communistes le défendent »
se confiait-on à voix basse.

Puis ça s’est dégradé. Mais pas dès la première année.

Elle s’est déroulée sans qu’il y paraisse, dans une sorte de libération ; l’épuration et le renouveau empêchaient de penser à son âme.

Ce qui se passait à la campagne se passait aussi à Belgrade.

À la célèbre université Kolarac, on a fêté la Saint-Sava, et ce, en présence des officiels les plus importants de l’État.

Le mensonge, le vernis politique perduraient.

Le pays avait un air de liberté, les gens paraissaient libres.

Le peuple acceptait tout.

L’Église, disait-on, n’est pas l’adversaire de l’État et les popes nullement des ennemis – sauf s’ils ne se sont sali les mains pendant la guerre.

Or, ce qu’à l’époque nous ignorions, cela devait valoir en premier lieu pour les religieux catholiques.

Moins de deux trois ans plus tard, sans doute avant les secondes fêtes de Pâques de l’après-guerre, le démantèlement de l’Église serbe débutait.

Comme si les oustachis, leurs commissions et bureaux, n’avaient pas suffisamment pillé, détruit, saccagé.

Déjà, il s’en racontait de toutes les couleurs.

À Odžaci, lors de la bénédiction de la chapelle, les pionniers avaient craché sur l’évêque Irenej qu’ils avaient ensuite traîné par la barbe sous le porche, dans la rue, avant de le frapper comme on cogne sur une bûche. Un coup de couteau avait même été porté au *jerej*⁷ Milenko Cvejanov.

On avait fracassé les icônes et les *ripide*⁸.

⁷ Prêtre orthodoxe.

⁸ Ripida (singulier) : icône montée sur un châssis de bois.

À Banja Luka, on avait battu le père Vasilije.

Et dans la région du Srem dévasté les églises et monastères déjà en ruine, emporté les briques pour construire des hangars et des porcheries sur les propriétés de l'État et dans des maisons privées.

Sont alors venus les murmures : « Nous n'irons plus à l'église », « Ils interdisent à la jeunesse de prier Dieu », « Il faut chasser tous les popes », « La religion est l'opium... » et autres choses du même acabit.

Et les gens, ici, se sont lentement détachés de l'Église.

D'abord de peur et, un peu plus tard, quand on a cherché des crosses aux paysans, quand a débuté une sorte de modernisation, de mécanisation, les gens se sont tournés vers les tracteurs, les moissonneuses, les moissonneuses-batteuses... et ils ont peu à peu cessé de venir à l'église.

Les jeunes générations, aujourd'hui, ne possèdent plus de sensibilité religieuse.

Le catéchisme n'est plus enseigné. Les popes se sont vus contraints d'y renoncer.

Ivan, notre pope à la voix de baume, a continué encore un an ou deux mais dans le cadre de la communauté religieuse.

Sur les trois cents jeunes que nous étions, à peine une trentaine, puis une vingtaine, et, enfin, une dizaine au maximum, allions au catéchisme.

Alors que pendant l'Occupation, sous les Hongrois, tous avions catéchisme à l'école.

Et si, ce jour-là, nous avions quatre heures de cours, le pope Ivan venait la cinquième. Assurer une heure d'enseignement comme les autres. Où nous étions notés comme dans toutes les autres matières.

GOUTTE ET GRAINE, 3

FEUE JELKA

Feue Jelka Jančurić, qui était l'épouse de Rada Jančurić et une douce créature, est arrivée après moi à Goli Otok, et est rentrée avant.

Elle est restée très peu de temps, entre six mois et un an.

C'est fourvoyée qu'elle s'est retrouvée à Goli Otok, comme propulsée.

Elle était native de Dalj, et comme on savait mes relations avec Vajska, Bođani, Rit et Labudnjača, on l'a mise avec moi, dans ma baraque, dans ma proximité.

Pour dormir, on lui a donné la place à côté de moi, un certain temps, tête contre tête.

Pour m'écouter respirer.

Pour se rappeler ce que je bredouillais, ce que je grommelais.

À sa sortie de quarantaine, sa terreur était telle qu'elle en avait oublié son nom.

Reconnaissant son accent, mine de rien je me suis mise à l'interroger.

– D'où tu es, toi ?

– De Dalj.

J'enchaîne, apparemment sans grand intérêt, comme si son Dalj était au diable vauvert et qu'il ne me suffisait pas de sortir de notre ferme pour en apercevoir le clocher de l'église.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Comme si je le savais...

Et j'apprends que cette femme n'est pas membre du parti, ni de la Skoj, qu'elle n'a été d'aucun groupe ou campagne. Le

cominform, la tchéka, le CC, l'Avnoj⁹, tout le reste – jamais entendu parler.

Moustache, les camps – aucune idée.

Elle crochète et tricote à merveille.

Et sait préparer la potée, le chou farci et le *rinflajš* aussi.

Elle me raconte que dans leur ferme de Rit, elle recelait un milicien déséquilibré qui avait assassiné un secrétaire du parti avant de l'éventrer, de le mutiler et de le balancer dans le Danube.

Et quand il a fait irruption dans sa maison, dans cette ferme construite juste dans la courbe qui fait face à la lande de Stapsarska Pustara, elle n'a pas osé le chasser de chez elle.

Ce milicien a ensuite tué une femme et son enfant qui l'avaient vu sur la sente à la lisière du bosquet ; puis, dans un champ, il les a ensevelis sous un tas de tiges de maïs, tant et si bien que les fermiers n'ont découvert les corps en décomposition qu'au moment de ramener la paille au village.

– Une mère et son fils d'une dizaine d'années. D'une vieille famille de Bođani...

Une nuit, guère plus d'un mois plus tard, ils l'ont embarquée, mise sous les verrous à Vukovar, puis expédiée sur cette île.

– Ma pauvre, ai-je commencé, tu n'as rien à faire ici, sur ce rocher, à Goli Otok ! Il te faut une autre prison, un tribunal ordinaire. Avec des avocats, des papiers, des recours... Mais pas Mermer¹⁰.

Mais la malheureuse n'en sait rien.

Goli Otok, Mermer, la Résolution, l'Ozna, elle n'a pas idée de ce que c'est.

Pas la moindre, mais c'est pourtant bien à Goli qu'elle s'est retrouvée.

⁹ Antifašistički veće narodnog oslobođenja Jugoslavije : Comité antifasciste de libération populaire de Yougoslavie.

¹⁰ Le « marbre ». Surnom que donnaient les détenus au rocher de Goli Otok.

Elle me raconte qu'elle a été forcée de garder chez elle ce criminel monstrueux et de se taire, puis ajoute :

– Et dire que j'étais sur le point de partir en Bačka pour me marier !

J'en ai la chair de poule car à Goli, on me tient pour activiste et belgradoise.

– Alors que j'étais sur le point de partir en Bačka pour me marier, répète-t-elle, ils m'ont arrêtée et flanquée dans une cave à Vukovar.

– En Bačka... Tu voulais te marier où... en Bačka ? À quel endroit ?

– Dans un patelin du nom de Stapar, murmure-t-elle.

Mes genoux en flageolent presque.

– Stapar ? Et... avec qui, à Stapar ?

Elle semble regarder quelque part à côté de moi, ses yeux courent sur les vagues comme sur le blé qui ondule.

– Avec Ivan Lukić. J'étais fiancée à lui.

Impossible de me rappeler qui est cet Ivan Lukić ; en silence, je réfléchis.

Tout ce qu'elle a pu voir et entendre l'a tellement effrayée, tellement terrorisée, qu'elle ne sent même pas que maintenant, c'est moi qui suis à l'interroger.

Et quand j'ai compris que son fiancé n'était autre que Kika Lukić, j'ai changé de sujet :

– Et tu es allée chez qui encore... à Stapar ?

– Slavko Beljčev.

Mon cœur veut bondir hors de ma poitrine, mes yeux se troublent, mes pieds couverts de blessures se dérobent, dans mes entrailles le tonnerre gronde, les éclairs fusent.

Près de chez les Belčevi, il y a la maison de Rada, mon grand-père maternel.

Je reste longtemps sans rien dire, puis demande :

– Qui d'autre encore ?

Elle est intarissable.

– Les Kovčini. Rada, le grand-père ; Sofija, la mère, et les filles, Marinka et Kata...

Ma respiration s'est bloquée, dans ma tête tout s'est mis à tourner, à se troubler.

À la seconde où elle a mentionné le nom de ma mère.

Car cela faisait pas mal de temps déjà que j'étais sans nouvelles d'eux.

Je ne savais pas si ma grand-mère était toujours vivante, je ne savais rien non plus de ma mère, de mes frères et sœurs, rien de mon père, de mes oncles...

Je me suis tue et, comme si elle me parvenait d'un entonnoir de brume, je n'ai plus entendu que sa voix.

– La mère est très malade, personne ne sait au juste ce qu'elle a, elle doit garder le lit, ne fait que gémir, gargouiller, et tremble comme une feuille toute la nuit durant ; le docteur lui a bien donné des cachets, mais rien n'y fait... Il en est venu un autre qui a étudié en Amérique quelles plantes il faut prendre en tisane et quels cataplasmes poser... Sa fille Marinka l'aide pour sa toilette et la soigne, elle est sans arrêt à lui faire la conversation ; quant à Kata, elle est tout le temps assise sur un banc ou un sac de grains à pleurer...

Elle me regarde, dirait-on, du coin de l'œil, elle voit à travers moi... et poursuit :

« ... À pleurer et à bredouiller tout bas qu'ils ont emmené son fils, ou sa fille, quelque part... »

Je garde bouche cousue.

Je blêmis, je tremble, sans mot dire.

Puis je tourne les talons, je m'éloigne.

Je ramasse une pierre, je la soupèse dans ma main, lentement.

Le lendemain, se rappelant mon départ précipité, elle me rejoint afin de bavarder.

– Et toi, tu es d'où ?

– De Belgrade.

Elle me regarde droit dans les yeux.

Me scrute. Secoue la tête.

– Tu n’es pas de Belgrade.

Et je lui dis, simplement :

– La fille... la fille de cette femme, Kata, c’est moi...

Finalement, quelques jours plus tard, Jelka a été soustraite à ma proximité.

Ils l’ont retirée, mise dans une autre baraque où quelques femmes plus âgées faisaient des travaux d’aiguille, crochet pour certaines, tricot et ravaudage pour d’autres, couture et broderie pour d’autres encore.

– J’ai été convoquée, m’a-t-elle confié un jour alors qu’elle s’était bien accoutumée déjà. Pour que je leur rapporte ce que toutes, dans cette baraque, pouvez dire et bredouiller ; comment, en gros, vous vous comportez. J’ai dit t’avoir rencontrée ici, et connaître ta mère et ta famille...

À la Direction, ils ont alors dû voir que cette femme ne leur servirait à rien et que, vu sa nature, elle serait bien en mal de tirer quoi que ce soit de nous, les autres.

Du reste, elle était arrivée à Goli suite à une erreur, par la faute de quelqu’un d’autre.

Ce qui ne l’a toutefois pas empêchée de rester, je crois, quasiment un an... peu de temps pour moi et tant d’autres, même si un seul jour là-bas paraît incomparable de longueur, une heure, une grosse minute de coups reçus... et on l’a renvoyée chez elle, à Dalj.

Quand elle est revenue à Stapar où elle a épousé un autre homme, les miens ont enfin su où était leur enfant.

Je ne lui avais demandé qu’une chose : ne rien dire des conditions là où j’étais.

Rien sur le travail, rien sur la vie que l’on mène ici.

Car, au bout du compte, elle n'était pas dans le même groupe que moi, Alisa, Dora ou Jelena, elle n'avait strictement rien vu du fond de l'enfer.

– Écoute, Jelka, lui ai-je dit dès mon retour dans mon village de Stapar et tandis que nous tombions dans les bras l'une de l'autre, garde pour toi que tu étais à Goli Otok. Personne ici ne le sait, personne ne doit le savoir. Car il leur suffira d'entendre un petit quelque chose pour te surveiller toi aussi, te convoquer à tout bout de champ pour toutes sortes d'auditions, de rapports, de contre-interrogatoires, d'enquêtes... Tu ne comprends pas ce qui se passe là-bas ou ici, mais ils ne voudront pas te croire, et tu seras peut-être obligée d'inventer Dieu sait quoi et de le répéter un nombre incalculable de fois... Alors, voilà : tu étais en prison, aux travaux forcés. Pas un mot de plus.

*** Čika, quant à lui :**

J'ai rassemblé quantité de documents pour ma famille, mais qui touchent uniquement aux deux derniers siècles et demi. À partir de l'époque où deux frères, Jovan et Toma, ont construit une maison au milieu du XVIII^e siècle dans l'actuel Stapar.

On sait que précédemment, tant avant les assauts lancés par les Turcs et qu'après leur retraite, et avant la Grande Migration conduite par le patriarche Arsenije Čarnojević, la population vivait dans les villages et fermes en bordure du Danube.

Tous ces villages serbes ont été détruits, rayés de la carte et des registres du cadastre.

Dans le manuscrit sur lequel je travaille depuis longtemps et qui s'intitule *Histoire du village de Stapar depuis sa fondation* et comporte soixante-dix-sept tomes, j'ai ordonné les renseignements sur la majorité des familles de Stapar et, en priorité, celles qui y comptent aujourd'hui encore des descendants.

Voici, à titre d'exemple, comment la chose se présente dans notre famille installée à Stapar depuis maintenant dix générations ; je suis remonté du fils au père, du père au grand-père, du grand-père à l'arrière-grand-père, de l'arrière-grand-père à l'arrière-arrière-grand-père, et ainsi de suite.

Écoute donc et écris :

« Notre famille réside sur le sol de la Bačka depuis au moins mille ans.

Notre famille ne commence certainement pas avec Jovan qui vécut près de quatre-vingt-dix ans, qui est peut-être même décédé à l'âge de cent-dix ans, mais il est le premier enregistré comme possédant une maison sur la parcelle 114 et dont le nombre de fermages est connu. Sa femme s'appelait Marta, et elle est décédée en 1787.

Combien d'enfants ils eurent, seuls le savent celui qui les a baptisés et celui qui les a enterrés.

Un de leurs fils, dont je n'ai pas trouvé la trace dans les livres ni la croix au cimetière, a eu pour fils Teodor, Vasilije, Pavel et Mihail, ce dernier, c'est une certitude, étant né et mort la même année.

Sa femme, dont on ne trouve nulle trace, et lui ont dû donner naissance à d'autres enfants qui n'ont pas eu une durée de vie très longue.

La femme de Todor s'appelait Roksa. Ce qu'on sait, mais rien de plus, c'est qu'ils ont eu un fils, Kuzman.

La femme de Pavel s'appelait Teofana. Ils ont prénommé leur fils Sava. La trace s'arrête là.

La femme de Vasilije répondait au prénom de Sofija, mais on l'appelait Soka et Sonja.

Vasilije vécut quatre-vingt-trois ans, elle soixante-dix, et ils eurent au moins huit enfants, cinq garçons : Teodor, Gavriilo, Zaharia, Lazar et Petar, et trois filles : Pelagija, Julijana, et Si-meona.

Gavrilo mourut alors qu'il était encore nourrisson, Zaharija avait déjà fait ses premiers pas quand on le mit en terre, Teodor vécut presque trois ans. Sur Petar, rien. Hormis sa date de naissance : 1803.

Lazar vécut 74 ans et a certainement eu deux épouses : Ksenija née Irić, qui vécut quarante ans et lui donna neuf enfants, et Jelisaveta avec qui il n'eut pas d'enfant car elle mourut cette année-là, elle aussi et, également, à l'âge de quarante ans.

Voici les enfants de Lazar et de Ksenija ; trois fils : Mihailo, Georgije, et Miloš ; et six filles : Makrena, Ruža, Ekaterina, une autre Ruža, Sofija, et Hristina.

Ni Miloš ni Mihailo ne sont restés en ce monde une année complète.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 4

UN JOUR, JE ME SOUVIENS

Un jour, je me souviens, la *bura* soufflait à faire peur, un orage s'était abattu sur Goli, et il pleuvait à seaux.

Notre camp n'était pas, loin s'en faut, agencé comme celui des hommes dans l'autre partie de l'île, derrière la colline. Ils avaient des bâtiments de pierres, de vraies rues avec des baraques, des salles de représentation.

Nous n'avions que des baraques montées à la va-vite.

Seuls venaient nous voir les enquêteurs ; de temps à autre. Les gardiens changeaient, et changeaient aussi les femmes du Centre.

Un jour, Ranković est arrivé, avec sa suite.*

Jusqu'à fin 52 environ, il n'y avait dans notre camp que ces baraques hideuses et moisies, une méchante citerne sur le rivage, et la baraque de Marija, la directrice, et de nos gardiennes.**

Cette nuit de tempête, je dormais sur le lit du haut dans notre box.

Les fenêtres étaient ouvertes.

Il pleuvait à verse, à torrents, comme on dit, « comme vache qui pisse ».

Le vent sifflait, mugissait, hurlait.

Les vagues cognaient, cinglaient sourdement les récifs.***

Le ciel chavirait.

Je ne sais comment j'ai réussi à trouver le sommeil.

Ni combien de temps j'ai dormi.

Et quand j'ai rouvert les yeux, brisée et effarée, je me suis vue couchée sur la roche nue et trempée, au beau milieu du camp, face à la baraque affalée.

J'avais, semble-t-il, dormi si profondément – conséquence d'une terrifiante fatigue et d'une grande faiblesse – que je ne m'étais pas sentie choir des planches de mon lit, que je ne savais ni quand ni comment le vent avait abattu la baraque.

Nous qui dormions en haut avions même eu un peu de chance : les unes après les autres, nous étions tombées, nous nous étions comme envolées sans être écrasées sous les planches.

Et donc, finalement, sorties à bon compte.

Celles restées au fond des box et sur le plancher avait vu leur baraque leur dégringoler dessus, tous les lits, toutes ces planches ; pratiquement toutes avaient été blessées.

Certaines d'entre nous, pourtant, s'en tiraient avec quelques égratignures ou des articulations démises.

À l'endroit de notre baraque – notre grand dortoir avec deux rangées de lits superposés dont nous pouvions faire le tour et où nous dormions face à face –, j'ai aperçu un tas de planches cassées, un fatras d'échelles et de poutrelles.

*** Vera, quant à elle :**

Ranković est venu à Sveti Grgur, si ma mémoire ne m'abuse pas, pendant l'été 51.

Nous étions alors sur notre malheureux Cinq¹¹.

Je me rappelle, on nous a presque toutes simplement regroupées derrière les baraques.

Seul un petit nombre de femmes sont restées devant ou à l'intérieur – en gros, les chefs de baraque ou les femmes du Centre, celles qui collaboraient avec la direction.

Les autres avons été parquées derrière, comme du bétail.

Vous parlez d'une mesure de sécurité !

¹¹ À Goli otok, trou dans lequel était installée la pire baraque pour les prisonniers.

Le dos tourné aux mitrailleuses positionnées sur la colline !

On dit qu'alors qu'il s'apprêtait à regagner le yacht qui l'avait amené sur l'île, Ranković a demandé :

– Ces femmes... elles sont où ? Il y en a donc si peu ici ?

Car, une fois qu'il avait franchi la ligne de barbelés, on nous a fait ressortir et sont alors montées les clameurs « Vive Tito, vive le parti ! ». Mais Ranković était déjà sur son yacht.

Après cette visite, il faut dire ce qui est, ils ont un peu amélioré l'ordinaire, et les volées de coups ont paru prendre fin.

Seuls les groupes de nouvelles arrivantes eurent à traverser la haie, le blocus s'appliquant, par contre, complètement et pour tout le monde.

**** Gordana, quant à elle :**

À Goli, la citerne était près du rivage, côté gauche de l'île vue du large. Quelque part là se trouvait le chemin que nous prenions jusqu'au sommet de la colline qui surplombe le camp, quand nous ramenions les cuves de chez les hommes.

Un jour, la *bura* a soufflé si fort que le bateau dont nous devions transvaser l'eau n'a pas pu accoster ni pénétrer dans le petit débarcadère.

Il lui fallait s'immobiliser le long du ponton, nous n'arrivions absolument pas à l'y faire rester, ni à aider l'équipage à approcher le pont et la proue de sorte à pouvoir, d'une manière ou d'une autre, prendre de l'eau.

Du bateau, ils ont jeté un cordage sur la côte, mais la force nous manquait pour le stabiliser.

De l'autre côté de la colline, les hommes sont alors venus prêter main forte. Montés à bord, ils ont installé des planches, longues et épaisses, pour que nous puissions monter nous aussi, puis toutes sortes d'échelles, de planches, de poutres et de tra-

verses, pour maintenir le bateau à distance de la côte, des rochers.

Car quand elle lui assénait ses coups, la *bura* cherchait à le drosser, à le déchiqueter, à le réduire en miettes.

Les hommes ont ensuite descendu des canots, tendu des filins d'un côté et de l'autre, arrimé le bateau à droite et à gauche de l'anse. Et nous avons pu amener l'eau jusqu'à la citerne.

À cet endroit de Goli, près du rivage, mais un peu plus loin que la citerne, se dressait le bâtiment de la direction – une construction.

À Grgur, c'était l'inverse. La citerne se trouvait côté gauche en regardant de la mer. Et les baraques de la direction étaient en haut, au-dessus du camp.

C'était dans le premier chantier, dès notre arrivée sur l'île.

*** Smilja, quant à elle :

Tant à Sveti Grgur qu'à Goli Otok, les espaces où se situaient nos camps n'étaient pas très étendus.

Le matin, nous étions toutes rassemblées, toutes les baraques, puis réparties chacune dans son groupe et envoyées au travail.

La vue s'ouvrait en direction de Senj.

Et quand la forte *bura* soufflait du continent, sortir de nos baraques était impossible.

J'étais dans la troisième. Une nuit, le vent a soufflé le toit de celle au-delà de la mienne et l'a jetée à bas.

Toutes les baraques, progressivement, ont souffert.

Les box cassés avaient enseveli celles qui dormaient en bas.

Plus de toits nulle part, de tous côtés ça n'étaient que planches cassées et gémissements.

Du camp des hommes, des prisonniers bosniaques sont
alors arrivés pour remettre cette baraque sur pied.

GOUTTE ET GRAINE, 5

J'AI PASSÉ TOUTE LA NUIT

J'ai passé toute la nuit assise sur un petit banc étroit.

Personne ne m'a posé de questions.

C'était le 7 décembre 48. Au centre de détention préventive, 6 Obilićev venac.*

C'est ainsi que ça a commencé.

Là.

Personne ne m'a examinée.

Personne ne m'a touchée.

Sinon, des gens de tout poil allaient et venaient, se précipitaient et s'égaillaient telles des souris dans un grenier à la saison de l'égrenage du maïs, et on n'entendait que des bruits de pas et les gémissements.

Le lendemain, le mercredi, début de l'audition.

On m'a conduite dans une pièce.

Une table nue, des murs nus, pas de fenêtre, une lampe, quelques livres sur une armoire, et un chandelier en fer-blanc planté d'une grosse bougie.

Une caisse dénudée.

Se trouve déjà là un colonel, un enquêteur.

Du nom, je crois, de Begović.

Nous, les stalinistes, n'étions interrogés que par des colonels. Des officiers supérieurs, principalement.

Je suis debout à côté de cette énorme caisse de fer.

Il fume tranquillement, fait quelques pas autour de moi, soupire, renifle, me débite à mi-voix toutes sortes de fadaïses : la jeunesse dévoyée, la réaction, le brouillard et la tempête... Et

moi, tellement sotté, tellement hors de moi, tellement incompréhensible et emportée qu'à un moment j'éclate et lui lance :

– Pourquoi tourner autour du pot ?! Vous pensez la même chose ou presque, sauf que vous n'osez pas l'avouer ! Vous n'osez pas révéler carrément le fond de votre pensée car vous tenez à votre place, à votre grade !

De sa main osseuse, il m'a giflée avec une violence telle et si soudaine que ma tête s'en est allée percuter la caisse et que je me suis étalée de tout mon long.

Ma tête est restée entière, un vrai miracle.

Sans que le moindre osselet se fracasse ou explose.

On m'a aussitôt ramenée à l'isolement.

Qui sait combien de jours et de nuits j'ai passés ensuite dans le silence et le noir.

À croupetons dans un coin, dans une pièce vide, enveloppée dans mon manteau.

Sans un mot de personne, sans que personne entre.

Hormis les gardiens qui me poussaient quelque chose à manger : dans une gamelle de soldat profonde, de l'eau tiède, le plus souvent de cuisson où, fantomatiques, baignaient à la surface deux trois yeux de graisse.

Au bout de plusieurs jours, on m'a présentée à un autre enquêteur, un officier légèrement bossu et plus expérimenté.

Qui, en termes choisis et sans se hâter, s'est mis à m'entretenir de notre glorieux combat et de nos souffrances pendant la guerre.

Je n'en ignorais rien, mais je me suis toutefois permis de dire qu'il existait et des gens et des membres du parti qui savaient tout cela... et qu'il y avait même nous qui faisons davantage confiance à nos frères russes, à Staline et à son appréciation de ce qui se passait chez nous.

Je me croyais toujours en présence de gens qui partageaient mes convictions, de frères d'armes et d'amis, je souhaitais même discuter d'égal à égal.

D'ailleurs, c'était le plus souvent la manière de parler de nos premiers enquêteurs.

Ils devisaient sur l'exactitude historique de l'un et l'autre partis, sur la voie identique menant à un avenir meilleur, sur la concorde et le bonheur ; et, chemin faisant, ils nous interrogeaient, s'intéressaient à nos fréquentations, à nos interlocuteurs les plus fréquents, aux sujets que nous abordions, à qui disait quoi au travail, à nos conversations privées.

En procédant ainsi, ils ont arrêté des groupes entiers, des familles entières, appréhendé les gens dans la rue et dans les usines, procédé à l'arrestation de l'entourage immédiat de qui était déjà au secret.

Bizarrement, nous étions nombreux à continuer à croire en notre parti.

Personne, pas une seule seconde, ne se demandait de quelle façon, tout cela pouvait se terminer.

J'étais convaincue que tout se dénouerait, s'éclaircirait très vite, et que, sous peu, l'instant d'après, j'allais rentrer chez moi le visage radieux et les bras ballants.

Je n'imaginai même pas que celles d'entre nous détenues dans ce même immeuble se comptaient déjà par centaines, ni que d'autres, bien d'autres encore étaient en route pour nous rejoindre.

Ni qu'il existait dans la ville plusieurs centres de regroupement pareils à celui-ci, et aussi dans notre État à peine extirpé de la guerre.

À y repenser aujourd'hui, et à l'âge qui est le mien, je me dis qu'ils nous ont abusés en jouant sur la conscience que nous avions du parti.

Ils louaient notre combat et notre résistance, notre contribution au communisme mondial et à l'internationalisme, notre résistance au fascisme et à tous les traîtres de chez nous.

Les premiers temps, du moins, ne comprenant pas où je me trouvais ni quelles étaient mes conditions de vie, je n'ai pas vu d'ennemis chez mes enquêteurs.

Dans ma grande naïveté, j'avais même entière confiance en eux, je pensais qu'ils me parlaient en camarades.

Nous étions de la même trempe.

Les feuilles d'une même branche.**

Au bout de quelques semaines, j'ai été mise dans une cellule commune, vaste, aux hautes fenêtres.

Une trentaine, déjà, que nous y étions ; femmes et jeunes filles.

Dans un petit coin dormait à côté de moi une femme résolue, Cica Miljušković Rakić, celle qui avait accompagnée Vlada Dapčević jusqu'à la frontière hongroise, jusqu'à Bajmok.

Elle savait que sa fuite avait échoué, qu'Arsa Jovanović avait été abattu, que de tous côtés on arrêtait, on maltraitait d'honnêtes gens...

Sombre, effarée, toute contusionnée d'avoir été rouée de coups, je claquais des dents et faisais penser à un animal terrorisé.

Elle m'a toute de suite approchée et installée à côté d'elle.

Puis elle m'a encore murmuré quelques mots, réconfortée d'une gentille caresse, massé le dos.

J'ai vu et appris rapidement qu'à cet étage de l'immeuble d'Obilicev venac se trouvaient quantité de nos connaissances.

L'effroi m'a alors saisie.

Jusque-là, sans discernement mais avec fougue, j'avais condamné les fuyards qui cherchaient à traverser nos frontières.

Je considérais qu'il fallait demeurer au pays et, sereinement, tout tirer au clair.

On ne nous a plus sorties de cette pièce pour les interrogatoires et, peu de temps après, nous avons même pu recevoir des colis de nourriture et de linge.

La pièce avait un sol en parquet, le chauffage central.

C'était alors un simple centre de détention préventive.

Par les fenêtres, nous pouvions voir les passants se promener ou marcher à pas pressés dans la rue.

Mes parents faisaient même le voyage de Stapar pour me rendre visite, ce, jusqu'à mon transfert en avril ou mai 49, avec un groupe nombreux, à la prison de Kovačica.

*** Vera, quant à elle :**

J'ai été arrêtée dans la rue, à Žarkovo, en 50, le 16 février, le jour de l'anniversaire de Gordana.

J'étais en compagnie d'Olga.

Nous avons été arrêtées en pleine rue, à Žarkovo, et comme nos immeubles étaient mitoyens, ils sont allés d'abord chez elle pour perquisitionner.

Žarkovo était alors un petit village des environs de Belgrade.

Très honnêtement, je n'ai pas été surprise vu les vagues, déjà, d'arrestations massives.

En réalité, mon amie comme moi, nous nous y attendions.

Ma résistance à tout cela a commencé, dès mon arrestation.

Puisqu'ils nous avaient arrêtées...

Ils nous ont trouvées dans la partie basse de la ville, à la gare. Olga devait faire un voyage, et nous étions allées nous renseigner sur l'heure de son train.

Il faisait nuit, il n'y avait pas autant de réverbères et de lumière qu'aujourd'hui ; par contre, c'était un véritable bourbier, une sorte de marécage rempli de bouillasse.

Des miliciens, ou des détectives, nous ont barré le chemin.

– Olga ?... a demandé l'un d'eux.

– Oui.

Le même a enchainé, l'air de rien :

– Et qui est avec toi ?

– Vera, a-t-elle répondu.

– Depuis ce matin qu'on court après ce p'tit oiseau-là aussi, a-t-il fait vertement.

« Nous y sommes » avons-nous pensé en nous prenant la main, sans voir clairement combien ils étaient.

– Par ici, mes petites chéries, a alors ordonné une autre voix.

Olga s'est engagée dans la boue. Sans regarder où elle mettait les pieds.

– T'attends quoi ? m'a demandé le même.

– Que tu me portes, lui ai-je lancé de dépit. Je ne veux pas crotter mes nouvelles chaussures.

Et, en vrai costaud, il m'a effectivement soulevée et fait traverser.

Nous nous sommes dirigés vers chez nous.

L'appartement d'Olga a été passé au peigne fin, puis le mien.

Il était alors dix onze heures du soir, tout s'est déroulé dans la lumière vacillante des ampoules.

Nous n'avions rien, ils ont fouillé de fond en comble, tout retourné, mais rien trouvé, rien emporté.

Je ne saurais dire si, auparavant, nous avions lu le moindre tract.

Nous n'avions fait que parler, bavarder, chuchoter et rire aux éclats, tout en vouant un grand amour à l'Union soviétique.

J'avais entendu parler de ces lettres de 48, de toute cette correspondance publique et secrète, comme s'il y avait là quelque chose de bizarre.

La veille de mon arrestation, je racontais encore qu'on m'avait déjà présentée à un enquêteur.

Mon entreprise travaillait pour l'industrie lourde –« Proleter » de Čukarica.

Toutes les industries avaient leur enquêteur. Le mien était un certain Trifunović.

Une journée entière qu'il m'avait questionnée, cuisinée, sans que je reconnaisse quoi que ce soit. Il ne m'avait relâchée que le soir venu, avec ces mots :

– File ! C'est au travail prolétaire de tes parents que tu dois de rentrer chez toi. Sache-le bien.

Moins de deux semaines s'étaient écoulées depuis ce « File ! », un laps de temps très court, et ils nous ont arrêtées en pleine rue.

Au terme des perquisitions, nous sommes parties avec eux.

À Julino Brdo, ils ont stoppé une jeep, un voisin de Žarkovo, un certain Lune, conduisait. Il n'a pas osé ouvrir la bouche, nous non plus.

Nous sommes arrivés au poste de l'Udba du Septième rayon, 14 ou 16 rue Vlada Kovačević. Et là, on nous a séparées.

À partir de cette nuit-là, j'ignore de quelle façon ils se sont conduits avec Olga, mais je sais qu'ils l'ont battue comme plâtre.

Ils s'occupaient de nous séparément.

Ils ne nous ont pas frappées, mais fracassées !

Un mois durant, peut-être davantage, jour et nuit ils nous ont battues, accablées de hurlements, injuriées, forcées à passer des aveux sur ce dont nous n'avions même pas idée.

D'avouer pour *Nouveau combat*.

Nous avons vaguement entendu parler de ce journal qui, disait-on, paraissait à Prague, mais nous n'avions pas eu l'occasion de nous le procurer.

Il fallait avouer ceci, puis ceci, et autre chose encore, avouer tout... Mais comment avouer ce qu'on ignore, ce qui nous échappe, ce qui n'est pas ?

De telles volées de coups, je n'en avais pas le souvenir.

Cet enquêteur devait s'appeler Živković.

Olga le connaît bien.

Un jour où une pluie de coups de poings et de pieds m'avait laissée gisant dans mon sang, il est venu avec elle – pour l'effrayer, pour qu'elle sache à quoi s'attendre.

Ces gens-là ne regardaient pas où ils vous balançaient des coups de pieds.

De grandes claques, et on dégringolait, on valdinguait.

Qui donc n'est pas venu donner libre cours à sa rage ?... Tous ces gens, je ne les connaissais pas, je ne les ai pas gravés dans ma mémoire.

Mais toutes ces raclées ne sont rien en comparaison de la planche.

Une planche épaisse, on a les mains liées en haut et les pieds en bas. C'était le plus effroyable.

Même les pierres à transporter à Goli Otok ne sont rien par rapport.

Ligotée mains en haut et pieds en bas, battue comme je l'avais été, j'avais la sensation que mes vertèbres se détachaient des autres, chacune à son tour...

L'horreur !

Une méthode chinoise, qu'ils disaient.

Nos cellules étaient au sous-sol. Des cellules d'isolement, toutes. Le noir, de jour comme de nuit.

Fin mars, nous avons été conduites à l'Udba de Belgrade.

C'était au moment du transfert du camp de Zabela à Goli Otok, quand notre directeur Veselin Popović a fui en Roumanie, un homme que seuls les criminels et les vauriens iront salir.

C'était fin mars, j'en suis certaine, car le 6 avril nous sommes arrivées sur l'île de Grgur.

Je me souviens des dates.

Un premier mois de coups et de souillures s'était donc écoulé.

Ma mère n'est plus de ce monde, hélas. Elle aurait pu dire toutes ces longues heures passées à laver et repasser mes vêtements maculés de sang.

Car elle m'apportait du linge propre et repartait avec ces guenilles, ces loques ensanglantées qu'elle lavait et raccommodait. Tout en pensant que je n'étais plus parmi les vivants.

Nous ne recevions pour ainsi dire rien.

Pas de colis.

Pas de cigarettes.

Mais la soif, déjà, commençait à me poursuivre.

**** Smilja, quant à elle :**

Fića, mon mari, a été arrêté parmi les premiers, dès le 9 juillet 48 ; il avait reçu un papier annonçant qu'il passerait en jugement.

Quant à moi, j'ai fait le tour de Belgrade pour lui trouver un avocat car personne ne voulait assurer sa défense. S'est alors présenté Bata Miletić qui, à l'époque, était avocat stagiaire.

Ils ont consenti à ce qu'il rencontre mon mari.

Il lui a demandé de lui faire le récit de sa vie, puis il s'est attelé à préparer sa défense.

Le procès s'est déroulé fin octobre 48 ; parmi les témoins il y avait Milenko Bojanić, dit Šecko, de Zrenjanin.

Mon mari et lui ne s'étaient jamais adressé la parole, jamais dit un mot. Ce Šecko avait pourtant accepté ce sale boulot sur injonction de Dieu sait qui.

Des gens sont alors arrivés en nombre de Zrenjanin et de Livado, beaucoup pensaient tout bonnement inconcevable qu'on en vienne aujourd'hui à juger un homme comme Fića, un combattant de la première heure, un communiste notoire déjà

avant la guerre et, au cours de celle-ci, un combattant parmi les plus valeureux.

Ces gens étaient venus à Belgrade, tout était noir de monde – la salle d’audience comme les couloirs.

Les autorités, pour leur part, n’avait pas imaginé pareil scénario, mais sûrement envisagé un huis clos ou quelque autre artifice.

Quand Šecko a pris la parole, la foule a réagi bruyamment, violemment, elle s’est précipitée comme un seul homme pour le rosser ou l’étrangler, la milice devant accourir à sa rescousse et l’emmener dans un panier à salade pour éviter un lynchage.

Ils ne sont donc pas parvenus à leurs fins.

Le juge, les fonctionnaires – tous, manifestement, étaient loin de s’attendre à cela.

À l’audience étaient présents l’envoyé spécial de la *Pravda* et quelques autres correspondants et journalistes.

L’une de mes amies m’a dit en confidence qu’ils s’étaient préparés à le condamner bien plus lourdement mais que, sous la pression de la salle, de l’opinion publique et des journalistes, ils ne lui avaient donné que trois ans.

Ce fut l’une des rares condamnations prononcées en ces temps tumultueux de la justice révolutionnaire.

Car beaucoup n’eurent même pas droit à un procès.

Ils furent simplement embarqués, éloignés sans laisser de traces, sans que leur famille sache quoi que ce soit.

Il n’y avait nulle part où se risquer à se renseigner, personne à qui toucher un mot.

J’ai été arrêtée dans la foulée.

Ils m’ont mis le grappin dessus un après-midi, le 15 novembre 48, alors que je rentrais chez nous.

Je marche, et je vois une voiture garée un peu plus loin. À l’intérieur, deux hommes.

Sur-le-champ, je me sens comme traversée par une décharge électrique, je devine, j'ai un pressentiment.

Dans l'escalier, j'entends monter derrière moi. Légèrement de profil, je jette un coup d'œil en arrière – les deux de la voiture.

« Nous y voilà... » me dis-je.

J'entre, personne chez nous. Nous avons laissé les enfants chez ma mère à Zrenjanin.

À peine ai-je refermé la porte, enfoncé et tourné une fois la clef dans la serrure que l'on sonne.

J'attends un instant.

Mon cœur se met à battre, la peau de mon bras se hérissé, le noir se fait devant mes yeux. La sonnette, de plus belle, rompt le silence.

J'ouvre, les deux s'engouffrent.

– Udba. Nous avons un mandat d'arrêt. Vous allez signer là, bien gentiment.

Je regarde, je lis : aux termes de Dieu sait quel article et loi « activités contre le peuple et l'État »... Pas un seul instant je n'envisage de signer.

– Je n'ai rien fait, dis-je.

– Très bien, dit le plus vif. À partir de cet instant, vous êtes néanmoins en état d'arrestation. Appelez des voisins pour qu'ils soient témoins pendant que nous perquisitions.

Le voisin d'à côté, un officier, le major Živković, arrive et ils commencent à tout retourner, déranger, mettre en désordre, à fouiller, à casser, que sais-je encore ?

Nous avons chez nous nos trophées de guerre, un pistolet et une mitrailleuse, qu'ils nous ont confisqués. Et quelques autres choses encore.

Je ne suis pas restée sur leurs talons, je n'ai pas vu tout ce qu'ils enfourné dans des sacs.

Deux trois heures plus tard, ils m'ont dit de prendre une couverture et un oreiller, et nous sommes allés vers la voiture. J'ai laissé mes clefs au voisin, le major.

Ils m'ont conduite directement à Glavnjača où on avait doublé le bâtiment ancien d'une nouvelle aile.

Et ils m'y ont laissée.

Une voisine, nous nous connaissions pour nous être vues à des réunions de l'Union socialiste, m'a reconnue la première.

– Smilja ?!... Ben... qu'est-ce que tu fais là ?

À ces mots, celui qui m'avait amenée est reparti, présumant l'existence d'un lien entre nous. De retour une demi-heure plus tard, il m'a ordonné de prendre mes affaires et de le suivre.

On m'a mise tout de suite dans la partie ancienne du bâtiment, dans une pièce rectangulaire.

Les femmes étaient déjà couchées pour la nuit, il m'a juste poussée avant de refermer la porte à clef.

Douze que nous étions, serrées comme des sardines, jambes contre jambes, ventre contre derrière, à même le béton et sur des planches.

– Je m'appelle Smilja, ai-je dit. Qui veut me faire une petite place pour que je puisse au moins m'asseoir. Une jolie femme grisonnante, dont je ne savais pas encore qu'elle s'appelait Krista Kusovac, m'a tendu la main :

– Viens par ici. Couche-toi à côté de moi.

Avant mon arrestation, quand Fica était encore à Glavnjača pour interrogatoire et qu'on nous autorisait encore à apporter des colis, il se formait une file et nous devions attendre pour remettre ce que nous avions amené.

Un jour est arrivée une Monténégrine, visiblement pas une paysanne mais une femme digne, bien mise. En robe traditionnelle monténégrine. Une femme âgée, et très belle.

S'approchant du milicien, elle lui dit :

– Dis, mon gars, elle est où la prison ? Celle où on incarcère les communistes, c'est ici ?

– La prison pour les communistes, répond le jeune homme, c’est fini. Ici, on n’enferme que les ennemis de l’État.

– Je me le demande, dit-elle en se balançant. Ce que je sais, moi, c’est que les miens ont toujours été incarcérés en tant que communistes, et je me dis qu’aujourd’hui, c’est encore le cas.

Cette femme âgée était la tante de Krista, en vérité celle de Labud, son mari, et elle apportait constamment des colis et pour lui et pour elle.

Le lendemain, alors que nous bavardions un peu et faisons connaissance, j’ai raconté cette anecdote à Krista qui m’a dit l’intelligence de cette femme et son immense savoir.

Nous avons tout de suite sympathisé.

Car son mari et elle se trouvaient en Russie en même temps que Roman, mon beau-père. Chaque fois que l’envie les prenait de manger des paprikas farcis, et dans la mesure où les Russes n’en faisaient pas, Roman en préparait et invitait tous les Yougoslaves à déjeuner.

Krista était très intelligente, une femme merveilleuse elle aussi. Elle est décédée, et il ne se trouve personne pour prononcer un mot à son sujet.

Une femme très belle, honnête, noble – une personnalité entière.

Notre cellule renfermait aussi des criminelles, lesdites « anglo-américaines » qui voulaient quitter le pays ou dont les maris avaient fui déjà ; parmi les stalinistes, il y avait Krista, Rada, une petite ouvrière, une Russe du nom de Suzana Belobekova, et une espionne qui travaillait tantôt pour les Américains, tantôt pour nous : Zlata Kaurić. Elle parlait au moins sept langues, c’était une femme de grande aptitude.

Cette Zlata était foncièrement méchante, c’était une très mauvaise femme.

Personne ne lui apportait de colis, et comme elle ne pouvait avaler la nourriture de la prison, elle mangeait toujours avec nous.

Mais elle s'empressait de rapporter à l'enquêteur tout ce que nous pouvions dire dans le fil de la conversation. C'était une malade, infectée par le virus de l'espionnite.

Ses fréquentes dénonciations nous valaient des châtiements les plus divers, y compris de rester des deux heures durant, sinon plus, légèrement vêtues, dehors sous la neige.

Nous étions gelées vivantes.

Dans l'ensemble, toutes sont restées à Glavnjača quand, j'ignore pour quelle raison, on nous a transférées à Ada Ciganlija, au printemps 49.

Des moments terribles, dans une cellule exiguë, mais une fois à Ada, c'était prévisible.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 14

UN JOUR DE L'ETE 49

Un jour de l'été 49, on nous a transférées en autobus de la prison de Kovačica à Ramski Rit aux travaux de creusement d'un canal.

Les vrais mauvais traitements ont alors commencé.

Les tabassées.

Divisées en groupes de dix, nous avons reçu bêches, pelles, marteaux, puis été réparties dans de longues baraques aux lits superposés.

Marija Zelić dirigeait désormais le camp, et d'autres miliciennes plus dures encore sont arrivées à leur tour.

Marija disposait d'un pouvoir sans bornes, et les autres se montraient souvent pires que leurs homologues masculins en uniforme.

Elles nous réveillaient à cinq heures en braillant, en vociférant :

– Ripai ! Ripai ! ¹²

Beaucoup ignoraient ce que ce signifiait ce « Ripai ! », et ces miliciennes avec force jurons, et dans un boucan d'enfer, nous arrachaient de nos lits.

Et les coups se mettaient à pleuvoir.

Pour le petit-déjeuner, on nous donnait une espèce de tisane, juste un fond, et un bout de pain noir.

Et quand, dans un rang, quelqu'un a crié ce « Ripai ! », nous nous sommes toutes mises à rire.

Sans même savoir pourquoi, beaucoup ont néanmoins éclaté d'un rire hystérique.

Nous avons ri à gorge déployée, riposté aux hurlements des miliciennes par le rire.

¹² Debout ! Debout !

Un rire que personne ne pouvait arrêter, que rien ne pouvait faire cesser, étouffer.

Pour nous châtier, plusieurs d'entre nous avons été envoyées creuser dans l'eau.

Outre les injures et les interrogatoires, la directrice nous frappait d'isolement. Deux semaines durant, la dizaine d'entre nous avons creusé ce canal dans l'eau jusqu'aux genoux. En nous enfonçant toujours davantage dans la boue détrempée.

Les autres creusaient dans le sec.

Le travail était très pénible, l'eau était infestée de sangsues qui se collaient à nos jambes, à nos chevilles, à nos fesses. Notre nourriture était plus mauvaise encore et notre temps de travail plus long.

Il fallait extraire et jeter cette glaise plus lourde que la terre, plus lourde que la pierre. Et nous riions, à tout bout de champ ... alors que nous aurions dû fondre en larmes et nos pleurs monter et s'entendre du ciel.

Rien de pire, pensions-nous, ne pouvait nous tomber dessus.*

Je me retrouvais toujours dans de ces groupes qui enchaînaient punition sur punition.

Qui sait, était-ce là mon lot ou la résultante d'une machination infernale et mûrement réfléchie ?

*** Vera, quant à elle :**

Même en rêve, nous ne pouvions imaginer tout ce qui allait nous arriver.

Débarquaient maintenant à Goli Otok ces Bosniaques – du moins, c'est ainsi que nous les appelions.

C'est déjà de l'histoire ancienne.

Toutes savions fort bien qui elles étaient, toutes savons fort bien aujourd'hui tout ce qu'elles nous ont fait.

Car elles arrivaient au camp après rédemption, toutes prétendaient avoir passé un an et plus dans les centres de détention préventive.

Alors que toutes avaient l'air soigné, c'était visible à l'œil nu, et même, pour certaines, de l'embonpoint et le teint rosé.

Je ne saurais dire aujourd'hui si Betika Romano faisait partie de ce premier groupe.

Aucune femme qui se respecte ne pourra parler d'elle en bien.

C'est elle qui faisait la loi.

Et nous évitions de la croiser, la fuyions plus que les autres miliciennes, plus que nos sévères enquêteurs ou que quelqu'un de la Direction.

Elle pouvait, et elle y mettait tout son cœur, être pire encore que Marija Zelić.

Je crois que la Zelić a quitté Goli Otok après les premiers assassinats dans le camp. Je ne sais en quelle saison elle est partie, et est alors arrivée Hilda.

Moi, c'était elle que je tenais à l'œil !

En me disant constamment : « Pourvu que je survive, pourvu que je me fasse moins rosser, pourvu que je ne reste pas infirme, pourvu que je devienne invisible ! »

C'est alors que Vera Mirić a été tuée ; à la suite de quoi, je pense, Marija Zelić a été écartée, déplacée de l'île.

Puis Zora Miladinović est décédée ; en réalité, elle a été tuée, elle aussi. Car elle avait tout enduré sans plier, et une occlusion intestinale l'a emportée.

Cette fille est restée quelques jours couchée dans la baraque, incapable de boire de l'eau.

Elle avait fait des études avant son arrestation, c'était une jeune femme d'une grande gentillesse et modestie.

Elle était couchée, et personne n'a voulu croire qu'elle souffrait.

Quand ils ont résolu de la transporter au dispensaire côté hommes de Goli Otok, c'était trop tard. Ils ne sont arrivés avec elle qu'au poste de garde sur la colline. Elle y a expiré.

Les conditions étaient pénibles pour les femmes, pénibles aussi pour les jeunes filles.

Sur les mille et quelque femmes mariées, sur les quelques milliers d'épouses et de jeunes filles, aucune ne se sentait femme à Goli Otok.

Pas une n'avait ses règles.

Un jour à Sveti Grgur, nous lavions nos couvertures dans la mer.

C'était en décembre, un léger vent d'est soufflait.

Même si, là-bas, il n'y avait pas de vrais hivers rigoureux.

Certaines se baignaient dans la mer même en février ou en mars, si la Direction les y autorisait.

Jovan Kapidžić, dit Jova Kapa, était alors là.

Perché sur un rocher du rivage, légèrement en retrait, l'air supérieur et mains sur les hanches, il nous surveillait, ricanaient, et nous a lancé, ironique :

– Les Russes, ils peuvent quoi contre nous ? On peut vous garder une heure dans cette eau, jusqu'au nombril... Et ensuite, qui d'entre vous pourra être mère ? Hein, je vous le demande, les Russes, ils peuvent quoi contre nous ?!

Rares sont les femmes à avoir eu des enfants après Goli.

Tout cela s'en allé.

GOUTTE ET GRAINE, 15

ET DANS TOUT CELA

Et dans tout cela, dans tous ces transferts, il se passait parfois des choses énormes.

À notre départ de Kovačica en autobus pour Ramski Rit, nous n'étions même pas attachées.

Mais transportées sans entraves ni menottes.

Conduisait un civil, un homme quelque peu troublé.

Dans un village, en plein dans une courbe, l'autobus s'est soudain enfoncé dans une profonde ornière.

D'un côté.

Toute la hauteur des roues.

Penché comme il l'était, il semblait devoir verser.

Nos miliciennes sont allées appeler les paysans du coin pour pousser et sortir l'autobus de là.

– Les voyageurs n'ont qu'à descendre, ont-ils dit.

Nous nous sommes mises gentiment à rire.

Pareils moments forçaient à sourire, à rire doucement ou ricaner.

Il n'y avait rien de drôle, mais s'en garder était tout bonnement impossible.

Car les passagères ne pouvaient descendre se dégourdir les jambes et respirer un grand coup.

Tout le village, assurément, devait être là.

Les paysans trouvaient bizarre que les voyageurs ne quittent pas l'autobus.

Nous n'étions pas attachées et, mains libres, nous leur donnions à entendre qui nous étions.

Tandis qu'ils poussaient, la tête tournée sur le côté, nous leur montrions nos poignets croisés. Les vitres n'avaient pas été occultées.

Et nous ouvrons grand la bouche comme pour leur dire :

« Les passagers ne peuvent pas pousser. Les passagers ne peuvent pas descendre. Les passagers sont voués à d'autres travaux. » *

À cet instant, nous ne savions pas encore tout ce qui nous était réservé. Ni quels seraient ces travaux de grande utilité et ampleur.

Nous n'imaginions pas que Ramski Rit n'était qu'une antichambre, la première station sur le chemin du mal et de la malignité, de la perfidie et de l'humiliation, de l'effacement de la conscience, de l'épuisement et de l'abrutissement.

Comme nous nous leurrions !

Quelle naïveté de notre part !

*** Smilja, quant à elle :**

Dès le jour suivant la lecture du verdict, mais par le noir, nous qui étions à Glavnjača avons été fourrées dans des autobus.

Rideaux baissés, sans pouvoir voir dans quelle direction nous partions.

Escortées par des miliciens bien armés de l'Ozna ou de l'Udba. Je ne sais combien ils étaient.

Sans même être attachées.

Ainsi a commencé mon voyage.

Je pensais que toute cette affaire allait se dégonfler rapidement.

Après quelques heures de route, nous avons vu à travers les rideaux que le jour se levait. Nous traversions une forêt.

Aucune maison nulle part.

Soudain, les autobus font halte à un carrefour. Et nous entendons crier :

– Dehors !

– On s’ magne !

– Allez, giclez !

Il fait encore sombre, un petit bois, mais les femmes et les ombres se distinguent.

Les autobus repartent sans nous, on nous fait prendre un chemin carrossable. Dans le lointain s’aperçoit une guirlande de maisons, un hameau, mais nous ne savons toujours pas où nous sommes.

Les habitations maintenant à quelque distance derrière nous, nous formons une seule file, une colonne encadrée de chaque côté par les miliciens qui se mettent à nous frapper.

À coups de poings et de crosses de fusil. Une femme tombe, une autre trébuche, une troisième chancelle, certaines se précipitent, courent comme des dératées.

Ils s’élancent à leur tour, les rattrapent, leur marchent dessus, les bourrent de coups de pieds.

Ils arrachent les vêtements, cognent sur la chair à nu.

Nous avons appelé ce chemin *le chemin ensanglanté*.

En vérité, aucune d’entre nous ne pouvait aller vite, toutes étions incarcérées depuis sept à neuf mois déjà, la force nous manquait pour courir.

Ce groupe comprenait des femmes sorties de différentes prisons, nous ne nous connaissions pas.

Aux premières qui s’étaient mises à courir, ils ont donné le plus de choses à porter, en plus de leur sac à dos. Afin, uniquement, de les charger au maximum.

Quant à nous, nous voulions les soulager.

Ils nous obligent à courir, toutes.

Nous courons donc, et ils nous frappent encore dans le dos.

Qui est capable de forcer l’allure prend le moins de coups.

On sent un bras s'armer derrière soi, on accélère, et le coup est esquivé. Seul s'entend le sifflement du bâton, un bruit sec. Qui tranche l'air.

Ce chemin n'en finissait pas, aujourd'hui je ne saurais évaluer le temps que ça a duré.

Quand on vous frappe, le temps, toujours, s'éternise.

Pas de fin à l'horizon.

Pas d'horizon.

Nous sommes arrivées à Ramski Rit couvertes de sang et de bleus.

Des miliciennes nous attendaient, et la fouille a commencé. Elles aussi nous ont battues, bousculées, injuriées.

Et aussitôt distribué des uniformes de drap marron. Une jupe, quelque chose qui ressemblait à une veste, une sorte de blouse.

Nous avons ensuite eu droit à un laïus, puis à l'appel.

On nous a ensuite demandé qui soutenait toujours le Cominform ; tête basse, nous avons gardé le silence.

Brusquement, une fille, jeune, à longues tresses, une élève sans doute même pas de terminale, s'avance :

– Moi.

S'approchant, une milicienne l'agrippe.

– Tes belles tresses, jusqu'à terre qu'on va te les allonger !

Une autre milicienne se joint alors à la première, à deux elles saisissent et emmènent la petite.

Quelques jours plus tard, quand elle a réintégré le groupe, elle a raconté qu'elle avait été battue à en perdre connaissance, humiliée, qu'on lui avait fait subir qui sait quoi encore.

Elle n'avait plus de tresses.

Le lendemain, on nous a mises en rangs pour aller au travail.

Et pour la première fois, j'ai vu Marija Zelić. Elle est arrivée, nous a décoché un regard hargneux, un grommèlement :

– Pouah ! Triste spectacle !

Elle a tourné les talons et est repartie.

Les miliciennes nous ont emmenées travailler. Creuser un canal, qui contenait déjà de l'eau.

Nous avons été réparties en groupes d'une dizaine.

À ce moment, trois cent six femmes exactement composaient ce transfert.

Dès le premier jour, toutes avions des cals.

Neuf mois durant, nous n'avions rien fait de physique, et beaucoup n'avaient jamais travaillé aussi dur.

Nous autres de la campagne savions au moins tenir fermement un outil entre nos mains, mais toutes les intellectuelles et autres citadines attrapaient très gauchement les manches des pelles et des bêches.

On surveillait la façon dont chacune travaillait, le cœur qu'elle y mettait, puis on décidait qui irait travailler où.

Qui sur le sec, qui dans l'eau à patauger. L'eau nous montait jusqu'aux genoux, jusqu'aux hanches, et la glaise était pesante.

Nous ne savions pas ce que nous faisions là.

Pas plus, ensuite, qu'à Goli.

Les miliciennes étaient partout alentour, Marija Zelić passait voir et se contentait de grincer des dents.

Là-bas, et encore une fois tout cela terminé, il m'est souvent arrivé de m'interroger sur cette Marija Zelić.

Y compris quand elle venait à se renfrogner ou à s'emporter, elle demeurait une belle, une séduisante jeune femme.

Elle était grande, de ma taille, superbement bâtie, avec de magnifiques yeux verts.

« Comment une femme au corps si harmonieux peut-elle receler autant de malignité, de perversité ? » m'étonnais-je en me signant.

Car si on dit que quelqu'un est beau, son âme se doit d'être à l'avenant.

Je n'ai jamais réussi à comprendre comment, chez une femme aussi jeune, elle était née en 23, était tapie une telle malveillance avide de s'extérioriser, de se répandre.

Puis, une ou deux semaines plus tard, au cours du mois de septembre 49, Veselin Popović est venu prendre le commandement du camp de Ramski Rit.

L'Udba l'avait envoyé pour diriger ce chantier, ce camp de femmes, avec Marija et un capitaine comme auxiliaire.

Ce capitaine était un homme très limité, je n'ai pas retenu son nom. Et Marija une femme redoutable, cruelle.

Je garde le souvenir de Ramski Rit surtout à cause du vent.

Il était impossible, au sens propre, de tenir debout sur cette terre tant il soufflait en bourrasques.

GOUTTE ET GRAINE, 16

QUAND JE SUIS RENTRÉE

Quand je suis rentrée à Stapar au bout de presque quatre ans, l'automne était déjà bien avancé.

Mon père était encore à la coopérative paysanne, mon grand-père était toujours vivant, ma grand-mère maternelle aussi, mes frères et sœurs avaient plein d'enfants...

J'ai rendu visite au reste de la famille, eux sont venus chez nous.

Ça causait et ça faisait du vacarme, ça parlait tout bas et à pleine voix, ça tonnait de rire, ça cousait et ça faisait des patrons, mais personne n'a jamais découvert ce que j'avais vécu à Goli Otok.

Seule ma mère a remarqué mes blessures et mes lésions aux jambes, mes escarres noires lui ont même fait penser qu'on m'avait tiré dessus.

À pourquoi aurait-on tiré ? C'était inutile... Les rochers m'avaient tellement déchiqueté les jambes que les plaies s'étaient infectées, avaient suppuré, et que le tissu cutané était tombé.

Ma mère et ma grand-mère était terrifiées, effrayées, même si je ne me suis pas beaucoup épanchée auprès d'elles.

Je ne leur ai rien expliqué. Jamais je ne leur ai décrit la vie qui était la nôtre sur l'île.

On m'a alors fait venir deux médecins : le Dr Lazić de Sombor et le nôtre, le Dr Steva Popović.

Un jour où, gravement malade, mon père avait dû s'aliter, le docteur Steva avait suggéré d'appeler le Dr Lazić de Sombor.

Et, une nuit, ce dernier était venu chez nous à Stapar, c'était la première fois.

Après avoir ausculté mon père, il avait demandé si la famille comptait un autre membre. Mes parents avaient répondu qu'ils avaient une fille... et qu'ils lui écrivaient à la boîte postale de Bakar.

Il avait instantanément compris et n'avait pas voulu être payé de sa consultation.

Alors qu'il franchissait déjà le portail, il avait dit à ma mère :

– Si votre fille vient à rentrer, dès son retour dites-lui de me contacter.

Ce que j'ai fait, je suis allée plusieurs fois à Sombor, ce qui m'a grandement aidé. Le Dr Lazić a soigné nombre de mes blessures.

Quand je suis rentrée à Stapar, le docteur Steva passait des nuits à veiller chez nous. Mais, au bout du compte, il ne pouvait pas grand-chose pour moi.

Un jour, il m'a dit :

– Le docteur Đorđe a dit que tu devais absolument le consulter.

– Quel docteur Đorđe ?... me suis-je étonnée

– Le Dr Lazić.

Tous deux étaient de merveilleux médecins. Des hommes bien.

Le docteur Steva ne me posait jamais de questions sur Goli. Il me considérait avec sagesse, et un petit sourire.

Il lisait sur mon visage, m'écoutait à travers son stéthoscope.

Il m'assistait, sans jamais me demander ni où j'étais allée, ni ce que j'y avais fait, ni ce qu'on m'avait fait, ni comment je jugeais tout cela.

Des gens tels que le pope Ivan Popović et lui, il n'en existe plus dans ce village.

La bibliothèque, les livres rares, les portraits du pope Ivan !

Tout cela s'est terminé de bien triste façon : livres et tableaux ont été vendus à la Matica srpska et, ces dernières années, le pope a cessé de s'alimenter.

Le docteur Steva m'a dit un jour, dans un murmure :

– C'était inutile... Inutile.

Sonja, l'institutrice, m'a pour sa part tout de suite abordée.

Au beau milieu de la rue, le dépit dans la voix, elle m'a parlé haut et fort, pour que tout le monde voie et entende.

Sans se comporter comme beaucoup au village, peureusement, honteusement.

Mais je ne voulais rien lui raconter, et on connaît son côté susceptible, soupe au lait, elle se hérissait, s'emportait, donnait libre cours à sa colère.

Certaines fois, chemin faisant, elle me gratifiait d'un petit « Bonjour » ; d'autres fois, l'air dépité, elle détournait la tête sans mot dire. Ou elle me coupait la route alors que j'allais chercher de l'eau, me tapait sur l'épaule ou s'insinuait près de moi :

– Tu ne me fais donc pas confiance ?

– Ma'ame Sonja, il ne faut pas vous fâcher ou vous mettre en colère. J'ai confiance en vous, mais je ne raconte rien à personne, pas même à ma famille, alors je ne vous dirai rien non plus... Je ne veux rien raconter à personne.

À mon retour à Stapar, il m'a fallu me présenter à la milice au comité, à la mairie...

Au comité du parti, j'ai été reçue par Vitomir Katanić Šunjka, très courtoisement.

Il n'a pas dit un traître mot rappelant mon incarcération.

Rien.

Les gens d'ici, à cette époque, ne savaient strictement rien de Goli.

Ils ne voyaient que mon teint très foncé que même les Tsiganes de Stapar n'ont pas.

Ils voyaient la paille d'avoine qu'étaient devenus mes cheveux.

Aucun peigne ne pouvait durablement en avoir raison.

GOUTTE ET GRAINE, 17

CE GROUPE EST ALORS ARRIVÉ

Ce groupe est alors arrivé de Bileća, ces femmes qui, sans être des fonctionnaires de l'armée, travaillaient avec des officiers.

Toutes étaient passées en jugement, au tribunal dit ordinaire, et, ensuite, avaient été envoyées à Goli Otok.

Se trouvaient parmi elles Ljubica Ribarov, qui avait été séparée de la fille qu'elle avait eue d'un premier mariage et de son fils de trois ans né d'un second mariage. Ainsi que deux de mes compatriotes de Sombor et de l'organisation de la Skoj dans laquelle j'avais travaillé quelque temps. Je les connaissais bien toutes les deux.

La première avait passé toute la guerre dans un camp de prisonniers en Allemagne. Sa mère avait même chez elle la médaille commémorative. Elle s'appelait Nada Jović Buzadžić. Nada Sokolović l'accompagnait à son arrivée.

Une fois la première « haie d'honneur » traversée, toutes ces femmes étaient placées en quarantaine.

Mais toutes les arrivées différaient de celle du premier groupe, et chaque femme vivait sa propre arrivée comme la pire de toutes.

De corvée au transport de pierres ce jour-là, je n'étais pas dans la haie. Je n'ai pas frappé ces femmes.

Quand je les ai vues devant la baraque, sans plus de discernement, inconsciente presque de mes actes, je me suis approchée d'abord de l'une, puis de l'autre.

Je leur ai adressé la parole, toute à ma satisfaction de voir des visages connus. En réalité, j'étais épuisée, harassée de fatigue, bien plus éreintée que triste.

Reste qu'approcher les nouvelles, surtout avant la fin de leur quarantaine, était strictement interdit et constituait une

infraction grave au règlement intérieur, une atteinte portée au rigoureux et immuable ordre intérieur.

Inclinant la tête, elles n'ont pas desserré les dents.

Pas consenti un vrai regard, pas émis un souffle.

Mais quelqu'un m'avait vu les accoster, leur parler en confiance, et m'a sur-le-champ dénoncé à la Direction et à Marija Zelić.

En se gardant bien de dire que toutes deux s'étaient immédiatement détournées et éloignées sans un mot.

Une chance encore qu'elles se soient tues.

Les activistes ont pensé que nous étions en cheville, elles ne pouvaient savoir que mes seules connaissances dataient de l'après-guerre, du temps de la Skoj à Apatin et à Sombor.

Et que partie à Belgrade, je ne les avais plus revues.

En leur honneur, reprise pour moi des interrogatoires.

Jour après jour, souvent même la nuit, la directrice m'a cuisinée.

Qu'avais-je gardé pour moi, qui donc dissimulais-je et couvrais-je encore, quelle était la nature de mes relations et engagements, quel était mon point de vue sur ceci ou cela ?...

Je me demande quand cette Marija Zelić dormait. Jour et nuit, elle était sur le pont.

– Tu entretiens quels rapports avec l'armée ? sifflait-elle entre ses dents en faisant claquer sa cravache.

Forger des rapports avec l'armée m'était impossible, pareille imagination me faisait défaut.

J'ignorais totalement ce pour quoi mes connaissances avaient été condamnées, qui les avait envoyées à Goli Otok.

Elle ne me croyait absolument pas.

Elle m'accusait de liens avec l'armée et d'activités hostiles y compris ici, de refuser de révéler les noms, les menées et des-seins criminels de ces officiers...

Et s'est ensuivie une punition : plus d'un mois à vider les excréments des latrines.

Nous disposions d'une grande pièce, six mètres de long et autant de large, pour faire nos grands et petits besoins.

On me donne deux baquets.

Que je remplis et transporte une centaine de mètres plus loin, mais interdit de perdre une seule goutte de cette infection.

Et aussi de me laver.

Ni les mains ni le visage.

Dans cet état je mange, dans cet état je me couche.

Une situation horrible, terrifiante... Je crois que je vais mourir, perdre la tête.

Toutes me fuient, me tiennent à dix mètres d'elles, je dors par terre, dans un coin.

Une fois par semaine, j'ai le droit de faire un brin de toilette, court, superficiel, de racler cette puanteur qui me colle à la peau. De me tremper dans l'eau de mer.

Sans savon.

Les deux Nada et Ljubica ont vu que j'étais punie, mais la raison leur échappait. Leurs premiers jours s'écoulaient avec lenteur, enchaînaient leurs premières expériences.

Quand mon juge d'instruction est venu de Belgrade pour m'entendre, mon acte de divorce dans sa poche, je lui ai alors confié pourquoi la directrice, dans sa malveillance, me punissait de la sorte.

Il m'a cru, sans pouvoir lever la sanction.

Il n'a pas pu me libérer de cette corvée. Il m'a juste dit que, leur quarantaine ayant pris fin, je pouvais désormais leur parler.

Ce que nous avons fait.

Sans hâte.

J'ai expliqué pourquoi je faisais ce que je faisais. Et dit que dans mon irréflexion, dans mon état d'épuisement et d'hébétéude, c'était l'instinct qui m'avait fait les aborder.

Le désir de leur demander comment elles allaient, d'entendre ne serait-ce qu'un mot gentil, de savoir d'où elles venaient et pourquoi elles étaient là, de connaître la situation dans les fermes de la Bačka.

Pas une seule seconde je n'avais pensé à la quarantaine, à la punition.

*** Smilija, quant à elle :**

Notre arrivée à Goli Otok, à Sveti Grgur, notre traversée sur le « Punat » ce sont des choses à graver dans la mémoire.

On ne nous a pas jetées la tête la première dans les entrailles du bateau ainsi qu'on balançait les hommes.

Il y avait des échelles, nos ridelles du Banat et de la Bačka, on nous a seulement pressées, brusquées pour descendre au plus vite dans la cale, et nous nous sommes dépêchées en nous poussant et en nous repoussant mutuellement.

Nous ne faisons que trébucher et tomber.

Attachées par deux, si l'une perdait l'équilibre, elle entraînait tout bonnement l'autre.

À notre débarquement, la milice nous attendait sur le rivage, et des hommes nous ont battues.

Marija Zelić était planté sur une élévation et a tout suivi des yeux.

Des miliciens se trouvaient aussi sur le bateau et sur le petit pont permettant l'accès sur l'île, sur le rivage. Un cordon peu nombreux, mais d'une grande rudesse.

Une vingtaine peut-être, de chaque côté.

Aucune d'entre nous n'a enfilé cette haie sans se faire accrocher et rouer de coups.

Nous somme sûrement descendues sur l'île de Sveti Grgur. Il y avait un sorte d'anse et, dans cette anse, nos baraques.

Et, tout de suite à côté, le débarcadère.

Où que l'on soit dans cette anse, on a la sensation d'être dans un trou. Et nullement le sentiment qu'existe quoi que ce soit d'autre hormis la surface de la mer, on ne voit rien hormis le large, stupide et écumant.

C'est là que nous avons débarqué.

Après qu'on nous eut fait descendre puis battues, nous nous sommes affalées dans ces baraques, effondrées sur les planches.

Plus tard seulement, on nous a donné des couvertures.

Puis notre travail a été plus ou moins organisé. Sur le chantier ou à l'atelier, c'était selon.

Chose horrible, j'ai oublié les dates.

Dieu seul sait quand nous avons gagné l'autre partie de l'île, au-delà de la colline.

Nous y avons construit nos baraques, au cours de l'été 50, mais sans les terminer. À peine avions-nous commencé à les monter que nous avons été transférées à Goli Otok.

Pour accéder à ce terrain plat de Sveti Grgur, à notre second camp et chantier, nous avons fait le trajet à pied.

À pied, ou par la colline ou par un entier sinueux qui, tout du long, suivait presque sans discontinuer le bord de mer.

Nous avons aménagé quelques jardins en terrasses, apporté et répandu de la terre parce qu'il fallait y semer des légumes.

On aurait cru des jardins suspendus.

Les jardins de Sémiramis.

Nous avons semé du chou, des tomates, qui sait quoi d'autre, mais pour autant que je me souviene, rien n'a jamais donné.

Car cette terre était d'un rouge très vif, très maigre et aucunement cultivable. Si quelque chose devait un jour y lever, il faudrait monter une exposition.

L'essentiel pour nous était de nous occuper, de passer le temps. De recevoir des ordres et de les exécuter sans rechigner.

Tout acte d'insubordination et d'arrogance, toute indolence et résistance valait une haie d'honneur.

Les pires haies ont coïncidé avec l'arrivée au camp des Bosniaques.

Elles n'en ont pas traversé une seule, mais toutes les femmes à Goli Otok et à Sveti Grgur ont eu droit aux leurs. Car on les avait amenées pour nous rééduquer.

C'était des corrections, la cohue.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 40

[. . .]

*** Smilja, quant à elle :**

Mes parents étaient paysans, ce qui n'empêchait pas, en 41, le comité de district du parti pour le nord Banat de se réunir chez nous.

Tous les membres du comité venaient et, dans notre maison, tous étions engagés.

L'un préparait de quoi manger, l'autre montait la garde, un troisième tenait le procès-verbal, surtout lorsque les réunions se prolongeaient tard dans la nuit.

En 42, ce fut la grande rafle.

Tout est parti de Kumane.

Mon père, ma sœur et moi y avons été arrêtés.

Après toutes les tortures et interrogatoires, toutes deux avons été relâchées, mais mon père a été pendu à Melenci le 21 juin.

Ainsi que, ce même jour, treize habitants de Melenci, trois femmes et dix hommes.

Soit, au total, plus de cinquante personnes à divers endroits du Banat.

Puis est venue l'accalmie.

Et quand le mouvement a été réactivé, notre collaboration a repris.

À l'âge de 21 ans, j'étais déjà membre du comité de district de la Skoj. Ma jeune sœur et mon frère étaient des dirigeants au plan local.

Bora Nikin m'avait admise dans le parti dès 41, mais sans vouloir me fixer quelque part à cause de la rafle.

Au cours de la guerre, j'ai épousé Fića, Milojko, qui était commissaire dans l'une des brigades de la Voïvodine.

Nous avons sollicité et obtenu l'approbation de notre comité pour nous marier civilement.

Telles étaient les règles à l'époque.

J'ai été arrêtée à deux reprises au cours de la guerre, en 42 et début 44, mais vite remise en liberté.

Après la guerre, j'étais membre du comité d'arrondissement du parti à Kikinda, et quand Fića a été démobilisé, nous sommes partis à Novi Sad où je suis devenue secrétaire d'un comité de quartier. Et lui directeur d'une école de conduite.

Roman, son père, était en Russie en même temps que Broz, voilà peut-être pourquoi il les insupportait.

Pourquoi il n'a pu dépasser le grade de major et de commissaire de brigade ; de hargne, il a quitté l'uniforme.

Nous nous sommes alors établis à Belgrade où j'ai obtenu le poste d'assistante du directeur du personnel à la Direction générale de l'industrie fédérale du verre.

Au moment, précisément, de la publication de la Résolution.

Peu auparavant, en mars ou avril de la même année, un dimanche matin, tous les directeurs du personnel et les secrétaires avaient été convoqués au Comité central du Parti communiste serbe pour une réunion.

On nous avait présenté Sreten Žujović comme un ennemi, un opportuniste, une girouette, ce qu'il était déjà pendant la guerre, et on avait annoncé qu'il ne serait plus ministre des Finances... mais nous ne savions pas qu'on avait déjà procédé à son arrestation.

– Soit, avais-je dit ne comprenant rien à toute cette affaire, mais pourquoi ne pas l'avoir démasqué pendant la guerre ? Vous le saviez, vous le pistiez, vous le suspectiez. Et il s'est quand même faufilé jusqu'au poste de ministre...

Mais quelqu'un devait se souvenir de mon intervention ou l'avait notée quelque part.

Après la publication de la Résolution, chez nous comme dans tous les collectifs, s'est tenue une réunion.

Mon directeur, Blažo Rajičević, appartenait à la génération des communistes de longue date. C'était un homme très intelligent, diplômé de deux facultés.

Est venu à cette réunion un certain Jović, un arrogant, un vicieux.

– Blažo, a-t-il dit après quelques mots d'introduction, nous n'allons pas te demander ton point de vue, nous le savons. Mais plutôt entendre les autres premiers de la classe.

Mon mari s'était déjà prononcé en faveur de la Résolution, ils ne l'ignoraient pas.

– Toi, Smilja, tu penses quoi ?

J'attends avant de répondre, je le dévisage, je réfléchis à ce qu'il sait et peut contre moi.

– Que les nôtres, s'ils ont à ce point raison, auraient dû se rendre à cette réunion du Cominform et démontrer à Staline et aux autres qu'ils font fausse route.

Et ce Jović de rétorquer :

– Nous y voilà. Sache donc que nous te connaissons depuis cette réunion sur le cas de Žujović.

Blažo et moi avons été expulsés de la salle.

Chassés, hués, tandis qu'ils poursuivaient la réunion.

– Dehors ! hurlait Jović. Dehors, vauriens !

Le lendemain, j'ai terminé mon travail à trois heures, ma lettre de renvoi dans ma poche.

On m'a affectée à l'usine Sutjeska, près de la gare du Danube, où on fabriquait des médicaments. Et donné le poste de planificateur du parc automobile.

Avec l'idée que je n'arriverais pas à me maîtriser, que j'allais exploser, et qu'ainsi ils pourraient aisément me congédier.

Mais j'ai fait montre d'une telle ténacité dans l'exercice de mon poste, de tant d'application qu'en très peu de temps je suis devenue le meilleur planificateur du parc.

Mais l'été devait conduire mon mari en prison, et l'automne me guettait déjà.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 42

[. . .]

* Vera, quant à elle :

Les voilà maintenant à parler, tout haut et comme un seul homme, de réhabilitation !

Mais ni eux ni personne ne pourront me restituer ma jeunesse.

Mon mari, pareillement arrêté en tant que major.

Mon jeune cœur, mes nerfs, mon teint, mon sang chaud.

Ils ne peuvent plus rien me restituer.

Strictement rien.

J'ai quitté Goli Otok, à dire vrai Sveti Grgur, le 26 juillet 52, précisément.

Et qu'est-il arrivé ?

Ce qui se fait de plus terrible au monde.

Après quelques années, j'ai pu me faire embaucher dans l'industrie électronique. Pour travailler dur, survivre.

Quand Khrouchtchev et Boulganine sont venus ici, de plus belle j'ai été arrêtée.

Avec Duška et Anđa Crvenkov, que j'avais rencontrées dans ce groupe.

Car à Belgrade aussi, on avait alors procédé à des arrestations massives.

Mirjana, la femme de Dušan, qui avait un bébé, a été assignée à résidence.

Comme beaucoup, au nom des intérêts supérieurs de l'État.

J'ai été emmenée à la prison centrale, aux termes de l'article 118 : « Activités contre le peuple et l'État ». Le juge était

un petit vieux dur d'oreille. Dieu sait d'où il avait exhumé ce fossile !

Il a encore eu le toupet de me demander si j'adhérais à la ligne du parti, et je lui ai crié que j'étais dans la ligne et de l'avis de tout le monde.

Et tandis que la foule saluait le petit père lors de son passage à Terazije, je signais la sentence.

Dix jours de préventive, le temps pour eux de pousser jusqu'à Avala et Brioni.

Ils nous rassemblaient pour la nuit, et nous renvoyaient chez nous au bout de quelques jours.

Nous étions onze dans la cellule. Le matin, ils nous emmenaient en promenade.

Ma mère voulait se suicider, ne sachant pas ce qui, une nouvelle fois, se passait. Elle s'est rendue chez un avocat, a su ce qui pouvait se savoir, et m'a apporté un colis.

Personne ne nous a interrogées, personne ne nous a visitées, et un jour a déboulé dans notre cellule un groupe nombreux d'enquêteurs. Le couloir en était bondé.

– Voilà donc les forces vives de Staline ! a marmonné l'un d'eux avec causticité tandis qu'un autre claquait la porte.

Et tous se sont volatilisés.

Se trouvait là une milicienne sympathique, nous lui avons demandé quand nous allions rentrer.

Ces jours-là Nehru vint lui aussi chez nous en visite d'État, et nous pensions qu'il nous faudrait attendre qu'il ait déguerpi à son tour.

– Une fois le camarade Khrouchev parti, a répondu la milicienne l'air important. Et elle a refermé la porte à clef.

Mirjana Šimanski était avec moi dans la cellule, Anđa Crvenkov avait été mise dans une autre ; Vera Milanović, dont je me souvenais depuis Ramski Rit, était restée.

C'était là la fameuse troïka des ex-Goli Otok, les autres appartenaient à l'autre côté. Parmi elles se trouvait une Russe

qui avait épousé quelqu'un de chez nous. Quant aux autres, je ne sais plus comment elles s'appelaient ni ce qu'elles faisaient.

Nous nous sommes vraiment bien entendues.

Nous dormions sur des planches, avec deux couvertures.

Les planches nous accompagnaient pas à pas, en permanence.

C'étaient nos palais.

Les promenades, aussi, présentaient pour nous de l'intérêt.

Le matin arrivait un milicien qui nous poussait hors de la cellule, deux par deux. « Des criminelles, des putains, des staliniennes, de la racaille, des caissières, des traîne-savates. »

Pour la première fois, j'ai alors entendu le mot « čedomorka » – infanticide –, j'ai demandé ce que c'était et je n'en ai pas cru mes oreilles.

Il y avait un milicien gentil, et nous lui avons demandé de nous donner quelque chose à faire.

Le temps était froid et nous ne nous sentions pas glacées jusqu'aux os si nous avions de quoi nous occuper.

Comment ces femmes avaient appris que nous étions là pour déviance, Dieu seul le sait. Sûrement qu'une radio de qualité émettait sur ces ondes carcérales.

Car pendant notre promenade, nous avons perçu des murmures, puis entendu monter des « politiques, politiques... »

Deux miliciens ont alors accouru.

– Vous rentrez ! Toutes, et tout de suite ! ont-ils hurlé en nous agrippant.

Ce fut notre dernière promenade avant notre sortie.

À notre incarcération, tout le monde savait dans quelle cellule nous étions. Par le judas ouvert, on nous jetait des morceaux de sucre, des cigarettes, voire des gâteaux.

La solidarité. La vraie entente carcérale.

Car à être constamment en prison, ces criminelles savaient à quel point l'enfermement est effroyable.

Combien un seul jour de prison est terrible ! L'effroi que représente un seul jour de réclusion !

Une seule heure !

À notre sortie, nous n'étions plus que Mirjana Šimanska et moi dans la cellule. Est arrivé un milicien qui a lu les noms mais ne m'a pas appelée par mon nom de jeune fille.

Mirjana a refusé de sortir avant d'avoir entendu mon nom sur la liste.

Dehors attendait un flot de gens venus au-devant de leurs êtres chers.

Mais le plus émouvant avait été l'arrestation elle-même.

La nuit, trois heures du matin.

Ma mère et moi étions à Zemun, chez ma tante.

Toutes les vieilles maisons de Zemun ont un avant-toit avec, au bout d'une longue avancée, une sonnette à la porte.

La porte est fermée à clef, et quelqu'un frappe.

Mon cousin, le fils de ma tante, se lève.

Je n'ai ni frère ni sœur, et ce cousin est comme un cousin, mais du côté de mon beau-père.

Sur la pointe des pieds, il va jusqu'à la porte.

– Vera habite ici ? demande-t-on dehors.

Le silence, l'obscurité.

À l'époque, et pendant plusieurs années, quoique désormais à Zemun, j'étais tenue de me présenter tous les samedis. Où que j'aille, je devais faire part de mon déplacement.

Tous les samedis, il fallait que je me rende à un endroit précis, voir quelqu'un de précis. Un certain Sreten, son nom de famille m'est sorti de l'esprit.

Ma tante dormait dans la cuisine. Elle vient me secouer.

– Ils sont après toi.

Je sors comme je suis, en chemise de nuit, somnolente.

– Habillez-vous. Tout de suite, entends-je dire une voix déjà familière. Au nom du peuple, vous êtes en état d'arrestation.

Assise sur le lit, ma mère se signe.

Comment et quels vêtements j'ai passés, quand je me suis lavée et peignée, je n'en ai pas idée.

Disons qu'était à l'œuvre en moi le « kaput » de la prison. Et je suis déjà dehors.

Pas âme qui vive, nulle part.

Une nuit paisible.

Frisquette.

Je note sur un bout de papier le numéro de téléphone d'un ami important qui travaille au ministère des Affaires intérieures.

À la vue de ce nom, le milicien déchire le bout de papier, empêchant ainsi ma mère de s'adresser à cet ami.

Ayant découvert où j'étais, il m'avait recherché à Goli Otok, mais on m'avait déjà remise en liberté.

Il me l'avait raconté après coup.

Et là, nous traversons Zemun, en couple qui n'en est pas un.

La nuit, trois heures du matin.

Personne nulle part.

Pas même un chien qui déguerpit.

La nuit, Zemun est une ville morte.

Il me précède, je le suis. C'est moi qui ai l'air de l'accompagner quelque part.

Il fait halte, se retourne.

– Plus vite !

– Sûrement pas !

– C'est une question de temps. Il faut être à la Centrale avant le lever du jour.

– C’est ma liberté qui est en question, rétorqué-je insollement. Je n’irai pas plus vite.

Nous sommes rue Lovačka, et il faut aller à l’Udba près du marché.

Il n’y a pas loin.

Un panier à salade nous emmènera ensuite à la prison.

Nous nous querellons dans la rue, débattons, presque polémiquons.

– Mais enfin, pour qui tu te prends ?! D’abord, le mandat d’arrêt, il est où ?

Je bombe le torse, j’ai enfreint toutes les lois.

À l’entrée du poste, mon Sreten est là à m’attendre mais, à cet instant, j’ignore son nom, son grade. Je ne sais qu’une chose : c’était à lui qu’il fallait que je me présente.

– La demoiselle demande à voir le mandat d’arrêt, dit goguenard le milicien qui fait son rapport.

– Il sera accédé au désir de la demoiselle, répond Sreta qui s’incline et me tend le mandat tamponné. Nous n’agissons que sur prescription positive.

Je ne m’attendais pas à pareil désagrément et je n’avais sur moi qu’un paquet de cigarettes entamé.

Quand ils m’ont enfermée dans une pièce obscure remplie de bancs de bois, je me suis révoltée et mise à frapper des mains et des pieds, à hurler.

On a dû m’entendre jusqu’à Crvenka, jusqu’à Borča, tout là-bas de l’autre côté du Danube.

Soudain la porte de la « cellule » s’est ouverte et Dušan est entré – en manches de chemise.

Au Central de Zemun, il avait acheté une boîte de 100, il avait prévu cette arrestation.

– Prends, m’a-t-il dit, je pourrai plus facilement faire sans.

Il portait alors un pantalon gris et une belle chemise rose ; sinon, il avait passé tout le temps à Goli dans le célèbre *Petrova rupa* – le trou de Petar.

L'enfer au cœur de l'enfer, un drame au cœur du drame.

Il savait mieux que moi à qui il avait affaire.

On nous a collés dans le panier à salade, entassés comme des sardines. J'étais la seule femme dans ce vacarme, dans cette bousculade.

Puis, de nouveau, ce fut la séance photos, le passage à la toise, la prise d'empreintes, l'état civil à décliner, et tout le reste.

Une milicienne m'a demandé :

– C'est la première fois ?

– Non, j'ai déjà été amenée ici, et j'ai passé trente mois à Goli Otok.

À me voir apeurée, minuscule, je ne pesais même pas quarante kilos, elle m'a considérée l'air apitoyé.

– Ma pauvre fille... tu vas pourrir en prison.

– Ça me regarde, ai-je dit la tête haute. Je suis libre, non ?

– Emmenez-la en cellule, a-t-elle répondu en haussant le ton.

Là-bas, un milicien est arrivé accompagné d'un détenu qui nous donnait du thé froid.

– Je n'en veux pas.

Je l'ai rembarré.

– Quoi ?!... Tu as déjà commencé à faire la grève ?

C'était horrible.

Goli Otok ne nous lâchait pas d'une semelle.

Ils cherchaient à broyer en nous toute particule humaine, tout sentiment humain.

[...]

GOUTTE ET GRAINE, 44

[. . .]

* **Gordana, quant à elle :**

[. . .]

Certaines femmes ne sont allées qu'à Goli Otok, d'autres qu'à Sveti Grgur, d'autres encore et sur l'une et sur l'autre îles, certaines paysannes tantôt ici, tantôt là, certaines uniquement sur l'autre et sans savoir laquelle... mais toutes n'avons qu'un seul mot, qu'un simple et unique mot pour désigner cela: Goli.

Toutes les médisances se sont abattues sur nous là-bas et encore après.

Après Goli, nous nous sommes très peu revues, en coup de vent, presque en catimini, pour éviter que cela se sache.

Souvent en nous croisant, souvent bien des années après.

En de telles occasions me reviennent à l'esprit notre transfert dans des wagons à bestiaux, le déchargement à Bakar, mais sans que je parvienne à me rappeler qui était ma binôme.

Une autre se souvient de la haie d'honneur et de son évanouissement à la sortie.

Une troisième me remet en mémoire les rares visites rendues à notre camp par des gens importants.

Puis on rencontre une femme qui retrace par le menu le débarquement du bateau, décrit comment et avec quoi la pierre était taillée, ou qui évoque la *bura* et la confusion, les choses à connaître par cœur et à réciter, les réponses à faire aux cours de rééducation.

Seule certitude : à Sveti Grgur, il y avait un peu de verdure tandis qu'à Goli Otok, la roche était complètement nue.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 46

LA PREMIÈRE RÉCEPTION

La première réception à Goli, je te l'ai dit, nous a toutes laissées pantoises, jamais je ne pourrai l'oublier.

Même si ce ne fut qu'une petite haie d'honneur et qu'esquiver, s'en tirer sans trop de casse, était possible.*

C'était la première haie, sûrement que ces femmes ne savaient pas qu'il fallait cogner dur, se montrer d'une extrême tendresse.

Par la suite, l'organisation s'est améliorée et ce fut un déluge de coups.

« On doit être mieux en enfer » ai-je pensé des jours durant.

J'ai lu récemment qu'à Sarajevo existait une organisation qui entraînait ces femmes à nous battre, nous, les indociles.

Et que nombre d'entre elles, prétendument condamnées, étaient en réalité des provocatrices. Que dans le tas, tant chez les femmes que chez les hommes, il se trouvait pas mal de membres de l'organisation oustachie.

À Goli, déjà, je savais que ces femmes qui nous cognaient et nous cassaient n'étaient pas serbes mais, en majorité, musulmanes et croates.

Elles arrivaient et repartaient, tous les trois quatre mois un groupe en remplaçait un autre, si bien qu'il nous était souvent impossible de graver leurs visages dans notre mémoire, sans parler de leurs noms ou de quelque autre caractéristique.

Hormis elles, nous aussi devions toutes composer la haie. Nous n'avions pas le choix, peu importait à qui la Direction ordonnait de la traverser.

Très souvent, le camp au grand complet participait.

Impossible d'y échapper, de se défiler, de se planquer quelque part. Il fallait en être.

Seule exception, être au dispensaire, malade à mourir.

Comment ils parvenaient à tout organiser, je n'en sais rien.

Peut-être que Marija Zelić n'en savait rien elle non plus, ni ceux de sa branche, ceux qui avaient imaginé ces infamies et veillaient à leur bon déroulement.

Par contre, je sais qu'aujourd'hui, jamais ils ne consentiront à parler ouvertement, qu'au moment des grandes persécutions ils se dissimulaient sous d'épaisses couvertures.

Comment ont-ils pu mettre cela sur pied... et nous dresser les unes contre les autres, nous qui étions sans défense ?

Jamais je n'en ai voulu à toutes celles qui m'ont couvertes de coups et de crachats.

Je n'ai pas nourri de colère contre beaucoup. Car je savais que, le lendemain, elles aussi allaient y passer et qu'il me faudrait, moi, les frapper.

Je savais fort bien contre qui je devais enrager.

Au camp des femmes, il en allait toutefois différemment du camp des hommes.

Dans la haie, nous ne frappions qu'avec les mains même si, parfois, des coups de pied se décochaient et piétinaient celle à terre. D'où ce que je dis aujourd'hui : il n'y avait là rien de terrifiant.

Chez les hommes, il arrivait que quelqu'un ait un œil arraché, les bras ou les jambes fracturés, les reins éclatés, la tête en miettes, les côtes brisées...

Avec une force porcine, bovine, on frappait à coups de poings, de pieds, de bâton ou de tuyau, avec tout ce qui se présentait.

Dans notre camp, il arrivait que l'on perde connaissance après avoir traversé la haie, que l'on chute avant d'en être sortie, que l'on trébuche ou que l'on s'en tire avec de légères blessures.

Que l'on s'évanouisse au beau milieu de la haie, et, tant bien que mal, on était traînée jusqu'au bout...

Il se trouvait toujours plusieurs femmes suffisamment fortes et téméraires pour tirer et sortir la malheureuse.

Pour la ramener à la vie.

*** Gordana, quant à elle :**

Je suis arrivée à Goli par le premier transport – à vrai dire, à Grgur.

Et, ensuite seulement, des femmes rassemblées dans diverses prisons qui formaient des groupes : bosniaque, belgradois, et autres.

Il se dit que ce premier groupe a été scindé en deux, certaines femmes ayant été débarquées à Sveti Grgur, les autres à Goli Otok, mais c'est impossible.

Dans ce premier transport, nous avons toutes voyagé dans le même train, avons été jetées dans le même bateau et débarquées au même endroit.

Si une femme affirme avoir fait partie de ce premier groupe, la chose est aisément vérifiable : elle se souvient forcément de Dora, forcément se rappelle que Dora Stojšić a été crucifiée sur le mât. C'est une image qu'aucune d'entre nous ne peut effacer de sa mémoire.

Avant nous, il n'y avait pas de femmes là-bas.

À Grgur, les premières à descendre furent les petites chéries de Marija et celles sur lesquelles elle pensait pouvoir se reposer et, par leur biais, peser sur les autres.

Un groupe constitué dès Zabela.

Dont elle a composé la première haie que toutes les autres avons dû franchir.

En guise en quelque sorte de bienvenue.

Ce premier groupe était assez fourni avec, dans la haie, cent femmes peut-être de chaque côté.

Elles se tenaient à un mètre de distance, et on avançait le dos voûté, on tombait et on se redressait, on cherchait à se pro-

téger au moins la tête, on se trémoussait, on trébuchait, mais sans regarder leurs visages.

Toutes ne frappaient pas mais, après le déménagement, participaient d'un grand plan.

C'était simple, elles détenaient le pouvoir.

Et la possibilité de faire ce que bon leur semblait.

Le plus tragique est que toutes, dans notre situation, vu notre position, abreuvées de coups et sans plus de discernement, avions tout simplement la mémoire qui flanchait.

Et quantité de vilénies, d'abjections nous sont sorties de l'esprit.

Aujourd'hui, nous sommes beaucoup à ne plus savoir le nom des autres détenues.

J'ai rassemblé, réuni certains faits.

Ils ne datent pas d'hier mais d'une quarantaine d'années ; une éternité, surtout pour qui, à chaque instant, s'évertue à effacer, à oublier.

Les quelques mois qui précédèrent mon départ, j'ai été courrier à la Direction.

Un groupe est parti, ou le 8 mars ou le 1^{er} mai, un groupe dont je devais être moi aussi.

Une femme était alors courrier avec moi, toutes deux espérions partir, et me voilà aujourd'hui totalement incapable de me rappeler son nom ou son physique.

Pendant des mois, nous nous sommes côtoyées, regardées en face, fait des confidences, nous avons papoté, mais il ne reste pas une miette d'elle dans ma tête.

Elle est partie avec ce groupe, et Nata l'a remplacée comme courrier.

J'ai eu beau interroger Nata, elle non plus ne se souvient pas de cette femme.

Par contre, je garde un souvenir précis de Mira Stanimirović, une femme d'une exceptionnelle beauté, une bonne âme. Que j'appréciais réellement.

Elle avait passé la guerre dans un camp allemand, à Auschwitz. Son nom est mentionné sur le tableau du camp car dans ce camp aussi, elle était clandestine.

À Goli aussi elle a souffert et s'est usée.

Ayant connu Auschwitz, elle disait que Goli Otok était pareil, voire pire qu'Auschwitz, et elle en a subi plus que quiconque dans sa famille.

Je connais une autre femme qui, aujourd'hui, l'accable beaucoup, que j'apprécie tout pareillement, mais que j'aurais envie d'étrangler quand elle parle en mal de Mira.

– Soit, dis-je. Mais comment peux-tu aujourd'hui encore ne pas comprendre qu'il y avait certaines choses qu'il lui fallait faire, voilà tout ?!

Certaines femmes, amendées ou non, ne s'en sortent ni guère mieux ni légèrement plus mal.

Il y a celles qui ont juste connu Goli Otok ou Grgur. Et celles qui ont vécu des choses épouvantables.

Je ne jalouse personne, je ne nourris de griefs contre personne.

Tout cela était un enfer, un chaudron dans lequel toutes étions plongées, chacune espérant, veillant à être celle qui, le plus tôt possible, surnagerait.

Et ce qu'elle vivait était fonction de sa nature profonde, de son caractère.

À n'être pas uniquement forte, physiquement et mentalement, mais à se montrer forte tête, on pouvait vivre des moments difficiles.

Non pas du simple fait de ses convictions, mais de son entêtement, de son caractère.

Et inversement.

Là-bas, pas de mesure, hormis générale.

Les situations étaient diverses, les femmes de tous profils, de tous vécus.

Sans doute qu'aujourd'hui, je ne dirais au sujet d'aucune : « Celle-ci a réellement fait souffrir cette autre... »

Nous souffrions, toutes avons été poussées là-dedans.

Pour un combattant de la guerre d'Espagne, puis combattant de la première heure... plus son engagement communiste était ancien, plus la situation était insupportable. Et il fallait en plus prendre plaisir à brutaliser les autres.

En tout instant apporter la preuve que l'on s'était amendé.

Bien différentes étaient ces femmes qui, quotidiennement, sans cesse, maltrahaient et persécutaient les autres. Elles paraissaient, non des condamnées, mais des êtres malfaisants.

Telles ces Bosniaques arrivées par la suite.

Qu'importait que l'on soit battue par Marija Zelić ou par l'une d'elles.

Mais il n'est pas une seule femme, que ce soit à Grgur ou à Goli, qui n'ait pas participé d'une manière ou d'une autre aux distributions de coups et aux mauvais traitements.

Qui n'ait, ne serait-ce que symboliquement, levé la main quand elle était dans la haie, joint ses cris lorsque montaient les hurlements.

Un jour, Nata s'est mise subitement à clamer « Vive Tito ! Vive le parti ! » Et ce, juste au moment où Marija Zelić passait par là. Elle s'est plantée devant elle :

– Qu'est-ce que t'as à gueuler ?! Tu commences par remplir le procès-verbal, et ensuite tu hurleras tant que tu veux ! Tu penses donc que je crois à ton revirement ?!

Chaque femme cherchait le moyen de venir à sa propre rescousse, de s'extirper. Chacune à sa façon.

GOUTTE ET GRAINE, 47

IL ARRIVAIT FRÉQUEMMENT

Il arrivait fréquemment qu'une femme devienne activiste ou, pour telle ou telle raison, à tout le moins penche pour la Direction. Puis, quelque temps après, était renvoyée avec nous dans la clique.

Quelqu'un flaire quelque chose, ce n'est pas si elle avait dit quelque chose, comme si elle avait dénoncé quelqu'un, donc elle ne dit pas tout ce qu'elle sait...

Malgré tout, quand on faisait la culbute de la clique dans l'active, puis de l'active dans la clique, puis nouveau retour du bon côté, bras dessus bras dessous avec la Direction et Marija Zelić, il fallait une nouvelle fois en passer par la haie d'honneur et les interrogatoires jour et nuit.

Un jour où, la liberté retrouvée, j'ai dit à une de mes connaissances soutenir l'Union soviétique (oui, je soutenais Staline, je le disais haut et fort, et en le pensant sincèrement au fond de moi-même) mais sans être pour autant une ennemie de mon pays et de mon peuple... et que j'étais devenue ennemie de ce régime alors que j'étais déjà à Goli Otok – quand j'ai dit cela à ce politicien et monsieur je-sais-tout, il a écarquillé les yeux d'effroi :

– Comment peux-tu encore parler comme ça maintenant ?!

– Tu ne peux même pas te figurer comment c'était à Goli Otok. Alors je ne peux rien te dire de plus.

Car, c'est la vérité, ce n'est qu'à Goli que je suis réellement et véritablement devenue une ennemie du système.

Comment, à Goli Otok, l'écrivain Dobrica Ćosić a pu s'adresser à la malheureuse Brana en ces termes : « la rédemption est donc si difficile ? » me dépasse.

Comment a-t-il pu demander cela à une femme âgée, qui avait parcouru l'Europe entière, dont on sait quelle avait été la vie... C'est sans doute moi qu'il aurait dû interroger.

Il soutient qu'il n'était pas envoyé, que c'est lui qui a demandé à y aller, que personne ne connaissait la situation réelle à Goli et à Grgur avant son retour à Belgrade.

C'est ce qu'il écrit.

Il dit maintenant être venu à Goli au cours de l'été 52 ou 53 – au juste, il ne sait plus – et missionné pour rendre compte ensuite à Ranković.

À ce même Ranković qui était venu chez nous, au camp des femmes de Goli, un an au moins avant lui, alors que l'infamale terreur battait encore son plein.

Sur l'île, les femmes intelligentes ne manquaient pas. Čosić les connaissait parfaitement, et avant même d'avoir posé le pied sur le rocher de Goli.

Reste que s'il n'avait pas eu la confiance du pouvoir, si on n'attendait pas de lui qu'il écrive, fût-ce un mot, à la louange de la rééducation des mauvais esprits, ils ne l'auraient pas laissé partir, pas autorisé à jeter un coup d'œil à Goli...

Et aujourd'hui encore, je m'interroge : quels sont donc ces dirigeants soi-disant ignorants de ce qui se passait à Goli Otok ?

Un soir, j'ai écouté ce Tempo¹³ : lui aussi affirme n'avoir rien su. Le fumier et roseau de la fosse. Tous les vents passent à travers lui.

Car j'en ai la conviction : tous savaient, et ils savaient tout. Sauf qu'à l'image d'Ulysse, tous ont fermé les yeux et se sont coulé de la cire dans les oreilles.

Tous se mesuraient, rivalisaient d'inhumanité dans leurs rapports avec les prisonniers, qu'ils soient hommes ou femmes.

C'était manifeste, ils tenaient à nous écraser, avaient pour dessein de nous anéantir.

¹³ Svetozar Vukmanović.

Aujourd'hui encore, cela m'échappe : pourquoi nous craignaient-ils ? Car ils nous craignaient, cela sautait aux yeux... Et qu'ils se faisaient mutuellement peur, qu'ils n'avaient pas une once de confiance les uns dans les autres n'est pas à écarter.

Je n'ai jamais été boycottée, mais jamais non plus dans le groupe des activistes.

La chance me fuyait, voilà tout. Sans être coupable de rien, je me trouvais toujours là où il ne fallait pas.

Sur mes trois ans ou presque à Goli Otok, j'en ai passé plus de deux aux travaux pénibles, à transporter des pierres et à vider les cabinets, suite, à chaque fois, à une punition.

Aujourd'hui encore me terrifie leur aisance pour nous monter les unes contre les autres, au point même que nous aurions pu, l'esprit serein, nous entretuer afin, uniquement, de prouver notre foi dans la direction du parti ou que nous étions amendées.

Car ils nous lançaient comme des chiens les unes contre les autres tandis qu'eux se tenaient sur le côté, comme le public dans les arènes au temps des Romains.

GOUTTE ET GRAINE, 50

DISONS, POUR PRENDRE UN EXEMPLE

Disons, pour prendre un exemple, Ljubica Ribarov, arrêtée alors que son fils avait dans les deux ans et demi.

À sa libération, trois quatre ans plus tard, son enfant ne savait absolument pas qui était cette femme qui ne le quittait pas des yeux, qui tremblait tant elle mourait d'envie de le prendre dans ses bras.

Depuis, cet enfant souffre de divers traumatismes, je l'ai vu. Car son père avait dû prendre une autre femme... il fallait bien quelqu'un pour s'occuper du petit.

À son retour, voyant cela, Ljubica n'a plus souhaité jamais entendre parler de son mari. Blessée, d'elle-même elle a cherché une autre voie. Sa mère étant toujours en vie, elle est allée habiter chez elle.

Elle avait un autre enfant, une fille née d'un premier mariage malheureux.

Quand son mari avait été tué, elle était restée avec ce bébé alors âgé d'un mois et elle l'avait eu sur les bras tout le temps de la guerre. Combattante de la première heure, à la Libération, elle avait travaillé à l'Udba pour la Yougoslavie.

Et, au bout du compte, tout cela lui avait valu de multiples condamnations.

Et les condamnations, elle les a accumulées dans la vie.

Restée sans son premier mari, sans le second, sans enfants, elle aura connu la guerre et le bagne ; au bout de Dieu sait combien de temps, elle a fini par épouser un troisième homme.

On nous a tous en quelque sorte mutilés... délogés de notre socle... renversés, culbutés... Jamais nous ne pourrons rentrer dans notre peau.

Maintenant Ljubica exulte, avec retenue et amertume, à cause de Goli Otok.

Elle entend poursuivre l'État, réclamer des dédommagements ; quant à moi, je ne sais pas.

Je n'intenterai rien, pourvu qu'ils me laissent vivre en paix la suite de ma vie, ce que j'ai encore à vivre.

Je veux me rappeler le moins possible, raviver le moins possible de souvenirs.

Pendant tant d'années, je n'ai eu de cesse, et avec persévérance, que de refouler, d'effacer dans ma tête, de repousser tout cela le plus loin possible de moi.

Je n'avais conservé que mon peigne, les premiers temps, jusqu'à ce qu'il se volatilise, à croire qu'il lui était poussé des ailes.

Aujourd'hui, il me serait bien plus facile de parler, au moins de me souvenir, de m'orienter dans le temps et dans l'espace, de remettre de l'ordre dans tous mes emprisonnements et camps, toutes les femmes que j'y ai rencontrées et connues, tous ces jours et nuits... Si je pouvais contempler mon peigne en corne, à l'ancienne.

Maudit celui qui l'a volé !

Que crève celui qui l'a barboté !

Les stalinistes n'étaient ni des voleurs, ni des dépravés. Ni de mauvaises gens...

Aucun d'entre nous n'a gagné quoi que ce soit, tiré le moindre profit de cet État, floué qui que ce soit.

Je suis convaincue, moi, personnellement, mais peut-être en va-t-il autrement, que les staliniens sont des gens honnêtes.

Une partie, la grande majorité d'entre nous, tous ces hommes et ces femmes à qui j'ai eu affaire, et j'exclus les activistes de ce nombre, étaient des personnes d'une grande, d'une très grande honnêteté.

Des hommes et des femmes d'honneur.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 57

[. . .]

*** Smilja, quant à elle :**

Une nuit, nous dormions déjà, une voix inarticulée a déchiré le silence. Un hurlement épouvantable, un cri de douleur si effrayant que toutes avons bondi, qui de ce côté, qui de l'autre.

La panique, les hurlements, les cris étaient tels qu'on se serait cru dans la jungle cerné par de terrifiants animaux sauvages. Car ce n'étaient pas des voix humaines ordinaires.

Ont alors déboulé dans la baraque des miliciennes et ceux de la Direction.

Nous avons pensé et tenu pour sûr qu'ils avaient tenté de nous empoisonner, de nous exterminer.

Seules sept d'entre nous n'avaient pas mangé ce soir-là.

Là-bas, pour ma part, je grignotais.

Grande et mince, je n'avais que la peau sur les os, un physique de caricature.

N'ayant pas dîné, je ne me suis pas sentie mal mais à entendre ces voix effrayantes, moi aussi j'étais affolée, hagarde, totalement paniquée.

Sept femmes seulement n'ont pas été prises de malaise, sept que nous étions à ne pas nous tordre de douleur.

Les autres souffraient de maux d'estomac atroces, hurlaient à tout rompre ; une scène impensable.

La direction ne nous a jamais dit ce qui s'était passé, mais qu'on n'ait pas voulu nous empoisonner ne se peut pas.

Car si ce n'était pas le fait du hasard, deux trois femmes uniquement auraient gémi sans que les autres ouvrent même la bouche.

Accéder aux cabinets était juste impossible.

Tout était souillé d'excréments, de nos box jusqu'aux cabinets qui ne pouvaient accueillir trois cents femmes et plus souffrant d'une terrible diarrhée.

Les femmes se tortillaient comme des vers, rampaient, roulaient sur elles-mêmes, se crispaient, se tordaient sans cesse de gargouiller, de crier.

Toutes jugions que c'était un empoisonnement, une expérimentation pratiquée sur nous.

Jusqu'à ce jour, personne ne nous a opposé de démenti, et personne n'en opposera jamais.

GOUTTE ET GRAINE, 60

APRÈS UN EMPLOI DANS L'INDUSTRIE CHANVRIÈRE

Après un emploi dans l'industrie chanvrière, j'ai trouvé de l'embauche à la coopérative de Stapar où je suis restée vingt ans à la comptabilité matières.

Tout est allé son petit bonhomme de chemin jusqu'à l'arrivée comme directeur de Živica Simić Perić.

Parler de lui m'est impossible.

Cela me donne de l'urticaire.

Il considérait que je devais être interdite d'emploi, autant comme staliniste que comme fille unique d'un père possédant des terres.

Un jour, par exemple, un autobus est parti au salon de l'agriculture à Novi Sad. Tout le collectif entier a fait cette excursion d'une journée, tout le monde a participé... sauf moi.

Et Živica d'expliquer que si je voulais aller au salon, je n'avais qu'à acheter une voiture ; que ce jour-là s'y rendait le véritable collectif, des gens respectables.

Une autre fois, il y avait une fête à la coopérative, une célébration syndicale, et il fallait que quelqu'un prononce quelques mots. Ou alors, c'était pour un départ en retraite.

On est venu me demander d'écrire un petit discours, que quelqu'un d'autre lirait. Ljubica Bobekova l'a lu, et c'est elle que Živica a félicitée et, devant tout le monde, complimentée pour la façon dont tout était joliment tourné.

– Ce n'est pas de moi, a-t-elle dit. Stojanka a écrit pour moi.

Une autre fois, plusieurs d'entre nous avons fêté Badnji dan¹⁴ au café, chez Đoka.

Nous étions tous, je pense, membres du parti, à l'exception, peut-être, d'un ou deux.

¹⁴ La veille de Noël, le réveillon dans la religion orthodoxe.

Car en 61, on m'avait réintégré moi aussi, et je m'en étais voulu à mort après qu'on m'eut fait cette proposition que je ne pouvais décliner.

Rentrée chez moi, je m'étais mise à hurler parce que Rajka avait suggéré ma réintégration.

L'impossibilité de refuser, de dire que j'en avais assez du parti et de tout a failli me briser nerveusement.

Redevenir membre du parti m'était permis, mais plus être quoi que ce soit nulle part.

Il y a peu de temps de cela, librement, je leur ai rendu ma carte.

Mais cette fois-là, donc, nous sommes restés toute la nuit chez Đoka, des tziganes jouaient pour nous.

Le lendemain, devant le bureau de Živica, une file s'est formée : nous étions tous convoqués pour interrogatoire.

Et à tous, tour à tour, il a demandé pourquoi nous avions fêté la veillée de Noël au café.

Quand ces deux jeunes, Momir Gudža et Braca Mažić, l'ont attaqué, et alors qu'il devait être remplacé, Živica a fini au tribunal de droit commun.

S'il était jugé aujourd'hui, il ne s'en sortirait pas aussi bien.

Chacun s'interrogerait, d'où sort-il tout cela ?

Comptable matières, je savais ce qu'on achetait à Bajmok pour chez lui, les factures m'étaient fortuitement arrivées entre les mains.

Pourtant, quand j'ai produit ces documents, il s'est levé et écrié :

– Voilà celle dont je vous ai parlé ! Elle est allée au bagne, c'est une staliniste !

Je n'ai rien pu dire. À quoi bon ?...

J'avais la possibilité de prendre la parole, mais ma déclaration n'aurait pas figuré dans les minutes, du fait de mon comportement jadis hostile.

À cause de Goli, d'une sanction administrative qui ne figure nulle part noir sur blanc.

J'ai gardé le silence.

GOUTTE ET GRAINE, 61

À MON DÉPART DE GOLI

À mon départ de Goli, il ne restait au camp que très peu de femmes. Puis elles aussi ont été transférées à Sveti Grgur.*

Nous sommes parties avec l'idée que c'était la fin, que le camp allait être liquidé, rasé, et que la vingtaine de détenues restant iraient dans une prison sur le continent ou seraient renvoyées dans leurs foyers.

Dans ce feuilleton qui a paru dans le magazine *Nin* il y a quelques années, l'auteur écrivait qu'il n'y avait jamais eu de camp de femmes à Goli Otok.

Tout ce qu'a raconté Eva Panić à la télévision s'est déroulé à Sveti Grgur.

Notre camp était secret d'État, et, aimable plaisanterie, j'y ai passé trois ans.

Par la suite, j'ai lu les livres de Soljenitsyne *Un Jour d'Ivan Denissovitch* et *L'Archipel du goulag*, de notre écrivain serbe Miroslav Popović *Les Vauriens de Tito*, puis le formidable *Musée des hommes vivants* de Dragoljub Jovanović, puis *Goli otok* de Dragoslav Mihailović avec ces très intéressants dialogues, ses documents et récits en notes de bas de page, puis les terribles histoires de Varlam Chalamov... Une horreur !

Mais il n'est pas pour moi de plus grande horreur que l'enfer par lequel je suis passée.

Car dans tous ces camps, les gens faisaient quelque chose : creuser des canaux, travailler dans les mines, ouvrir des routes, construire des ponts... Nous, strictement rien d'utile.

Torturées par la faim et la soif, maltraitées, humiliées, nous trimballions des pierres, encore et toujours les mêmes, jusqu'en haut de la colline avant de les redescendre, sur des planches ou dans les mains, à croire que nous étions prises de folie, de démence.

Seule la vue des dauphins nous réjouissait.

Ils sont apparus un jour et sont restés plusieurs mois à proximité de notre camp.

Ils n'avaient nullement peur des femmes.

Habitué à nous, ils montaient même sur le rivage pour prendre le soleil.

Nous pouvions même parfois les approcher de très près et les contempler à quelques mètres de distance.

Et même bavarder avec eux.

Ils roucoulaient, piaillaient, que sais-je?

Et cette façon de s'amuser en toute innocence sur terre et dans l'eau ! Et celle dont les portaient les vagues et l'écume marine !

[. . .]

*** Čika, quant à lui :**

Je ne sais pas grand-chose sur Goli Otok, principalement ce que les journaux en ont dit. Et ce que je tiens de Brata Parabucki qui m'en a parlé en de rares occasions et en susurrant entre ses dents. Ce que j'ai pu extirper de Jelka et de Stojanka. Et de Stojko Staničkov, qui avait mon âge, à l'article de la mort.

Je n'ai pas cherché à fouiller, à gratter.

J'ai aussi entendu Berislav prétendre que les femmes n'ont pas vu Goli Otok, qu'elles n'y ont pas mis les pieds, qu'elles n'en ont pas foulé le sol.

Selon lui, elles n'ont fait que déménager d'un côté à l'autre de Sveti Grgur.

À la radio, j'ai aussi entendu une certaine Marija Zelić, une directrice et une enquêtrice décorée de l'ordre du Travail, ruban d'or, affirmer n'avoir jamais bu un seul verre d'eau à Goli Otok faute d'y être allée.

Je l'ai entendue déclarer : « Puisque nous parlons de tortures, de tourments infligés, de haies d'honneur, de règlements de compte physiques, on allègue que c'était là l'expression de

notre perfidie ; mais je n'ai levé la main sur personne, maltraité personne ni ordonné de ligoter quelqu'un avec du fil de fer. Que j'ai dit qu'ils pouvaient crever est faux, de même que tout le reste qui n'est qu'un tissu de mensonges, de purs mensonges. »

GOUTTE ET GRAINE, 62

IL FALLAIT VOIR

Il fallait voir combien de nos camarades sont revenues de Goli Otok.

Combien y furent recluses, combien sont toujours en vie, combien nous ont quittés prématurément après le bagne, combien d'entre nous ont été anéanties.

Je sais que dans notre camp, une dizaine de femmes au moins ont eu droit à un traitement particulier qui les a entraînées dans la mort ; par ailleurs, je sais que deux femmes ont disparu.

L'une d'elles était Vera Mirić, et l'autre une Russe qui s'appelait Olja Aleksić. *

Un jour, au rassemblement, on nous a annoncé que la Russe s'était pendue, et je n'arrive toujours pas, aujourd'hui, à me représenter comme elle a pu, là-bas, y parvenir.

Sans un arbre, sans une corde.

Sans rien à quoi s'accrocher.

Dans le cas de Vera Mirić, que je connaissais depuis Belgrade, je n'ai rien su.

J'ai passé trois ans dans la même baraque. Et j'ai vu périodiquement, tous les deux trois mois, certaines femmes arriver et d'autres repartir.

Une cinquantaine, une soixantaine, une centaine à chaque fois...

Dans l'un des groupes est arrivée Gordana Mihailović, la fille du chef tchetnik Draža Mihailović, le ministre et général qui commandait l'armée royale.

Elles l'ont d'abord regardée de travers, et quand elle s'est isolée, elles l'ont bourrée de coups de pieds.

Car elle non plus ne se comportait pas selon les exigences de la Direction et du Centre, de la manière qu'ils avaient prévue.

Elle ne s'est pas amendée sur-le-champ.

J'ignore si, dans la partie femmes de Goli Otok, nous avons un cimetière, si certaines femmes y ont été enterrées.

Ils pouvaient se satisfaire de balancer le corps à la mer.

Ce qui aurait été bien dans le style de notre directrice même si, aujourd'hui, je la crois capable d'avoir alors pensé qu'aucune seiche, requin ou poisson de mer ne devait être intoxiqué par la chair viciée des détenues.

Par la suite, j'ai entendu dire que Marija Zelić avait épousé un collègue d'Igor, directeur à la télévision, et qu'elle l'avait un jour sauvé d'une mort certaine.

Mais ce monde qu'elle fréquentait, la face officielle de ce monde, n'imaginait pas, ou préférait ignorer combien de nos camarades ne sont pas revenues de Goli, combien sont rentrées mutilées...

Combien de femmes elle a poussées dans la mort !

*** Vera, quant à elle :**

Après notre installation dans ces baraques, les vexations et assassinats ont commencé.

Marija Zelić peut raconter tout ce qu'elle veut, quand elle affirme que trois femmes uniquement sont mortes, elle ment.

Comme un arracheur de dents !

De cette pauvre Olga Aleksić, de cette jolie et solide femme, rien n'est resté.

Si sa mère l'avait vue au bout seulement d'une vingtaine de jours, elle ne l'aurait pas reconnue. Car ils l'avaient battue dès notre arrivée sur le second chantier, tellement rouée de coups qu'ils avaient fini par la tuer et la pendre.

C'est l'une de nos camarades qui la trouvée. Meurtrie, couverte de contusions, elle avait été tabassée hors de l'enceinte du camp.

Il y avait là-bas des cabinets que nous utilisions.

Elle était pendue à une branche, à un petit arbousier. Simplement accrochée.

Même pour qui souhaitait ardemment en finir, se pendre à une aussi petite branche était impossible.

Quand les amendées de Marija ont fait mine de partir à sa recherche, nous, la clique sommes restées à l'intérieur.

Au-delà de la pierraille, juste un peu plus loin, il y avait une sorte de bosquet. Dana m'a rejointe, nous étions occupées près de notre baraque, et elle m'a chuchoté :

- Ils ont trouvé Olja mais, s'il te plaît, silence.
- Pas de problème.

C'est une certaine Novka qui l'a trouvée, elle a averti Dana, qui m'a avertie, moi, et moi j'ai prévenu les autres femmes dont j'étais proche.

Ensuite il y a eu Vera Mirić.

Tout ce qu'ils ont fait subir à cette fille !

Une belle jeune fille. Qui avait, je crois, fait des études techniques à Moscou. Ils voulaient à toutes fins qu'elle avoue être un agent du NKVD. Toutes les méthodes pour la torturer et la briser, toutes les humiliations relevaient simplement de la bestialité.

Notre baraque était voisine de celle du Centre. Des femmes en étaient ramenées la nuit, frappées, battues à n'en plus pouvoir.

Pendant un certain temps au royaume de Marija, il y a eu un commandant que nous appelions Ždrile. Elle tabassait sur directives.

Car ces miliciennes ne nous battaient quasiment pas.

Elles nous diabolisaient et se contentaient de rester à l'écart et de regarder. Elles gardaient les mains comme propres.

Chaque soir, on faisait venir, on convoquait certaines dans cette périlleuse baraque. À plusieurs reprises, j'y ai été conduite moi aussi, interrogée, expulsée à coups de pieds.

Et le lendemain, obligatoirement, le travail.

Des femmes taillaient les pierres, les transportaient, montaient des murs de soutènement... histoire de s'occuper, de tuer le temps.

Ce matin-là aussi, nous sommes parties travailler. Ce qu'elles ont fait avec Vera, je n'en sais strictement rien.

Disons que le soir, à notre retour dans les baraques, Olivera Mirić n'y était plus.

[. . .]

GOUTTE ET GRAINE, 63

[. . .]

*** Vera, quant à elle :**

On nous a dit « On déménage », rien de plus, et nous avons rassemblé ce que nous avons, couverture, jupe de détenu, deux changes de linge, écuelle, et départ pour un nouveau chantier, pour un nouveau camp.

Partout la nourriture était infecte, un vague et écœurant bouillon avec un bout de pain de maïs ou autre.

Et nous travaillions du matin au crépuscule, tenaillées par la faim et la soif, à longueur de journée nous avions l'estomac dans les talons.

Et les journées à la mer sont plus longues que sur le continent, le jour se lève de plus bonne heure, le soir tombe plus tardivement.

Un jour, on nous a distribué du sel, chacune un grain. Et moi qui ne mange pourtant pas de salé, je l'ai sucé comme le plus succulent des bonbons.

Physiquement à bout de forces, nous ne l'avons pas senti fondre dans notre bouche.

Mais quand nous nous sommes toutes mises à gémir et à geindre, à mourir de soif, alors seulement nous avons compris ce que nous avons sucé.

La soif était ce qu'il y avait de pire à Goli, impossible pour moi de l'oublier. Et elle me poursuivait depuis la détention préventive.

Horrible était aussi dans ce camp notre incapacité à envisager la survie, l'absence de toute raison de se battre pour sauver sa peau, pour voir un autre matin se lever.

Pas une seconde on avait la possibilité de savoir ce qui allait survenir, chacun vivait uniquement dans l'instant où il pouvait se toucher et s'assurer qu'il était toujours en vie. Et, le plus souvent, la seule personne avec qui parler, c'était soi-même.

À Grgur, quand nous sommes passées du premier trou au second chantier, s'est alors formée une petite brigade de six femmes. Outre moi, la composaient Cveta Turković, Milica Nikić, Dana Pavlović, et deux autres femmes encore.

Les bétonneuses, comme on nous appelait.

Nous faisons du béton pour les citernes et ne manquions pas d'eau. Sauf qu'il ne nous était pas permis de faire notre toilette dans cette eau douce, mais uniquement dans la mer.

Le ciment arrivait par bateau, et nous mettions à deux pour décharger les sacs.

À Grgur, le sol était plat, mais pas à Goli où il fallait traîner le sac jusqu'en haut de la colline.

Et les mains écorchées, les os brisés, on se rendait alors compte du poids que représente cinquante kilos.

Car il ne fallait surtout pas s'arrêter, souffler un instant était impossible.

Nous sommes passées à Goli en janvier ou février 51.

Là-bas non plus, pas de citerne, ce qui signifiait refaire du béton.

Je n'avais plus de pulpe aux doigts, le ciment avait tout rongé. À toutes, le ciment nous avait mangé la pulpe des doigts.

Nos mains avaient la dureté de l'écorce de chêne.

Mais le pire, d'abord le ciment, puis l'eau de mer, la plaie qui éclate... et on ne savait plus quand on souffrait le plus, à tremper les mains dans l'eau de mer ou à travailler le ciment.

On nous donnait du papier ciré pour nous en entourer les mains et voir quand le ciment de nouveau collerait sur le papier et sur les plaies.

Souvent affectées à la première pelletée, quand le ciment est le plus volatile, Dana et moi étions comme couvertes de folle-avoine, à croire que nous sortions d'un moulin.

Les baraques à Goli Otok étaient sécurisées par une sorte de fil épais. Voir les toits couverts par ce réseau de fil nous surprenait toutes.

Nous ne nous savions pas tournées vers Senj et le canal du Velebit. Nous ignorions la violence avec laquelle la fameuse *bura* de Senj peut souffler.

Jusqu'au jour où notre baraque s'est abattue.

Elle était la deuxième de la rangée. À côté de moi, Milica, alors blessée, dormait.

Ça soufflait si fort, les bourrasques étaient telles que le toit s'est soulevé et que la baraque s'est effondrée.

Une fois la citerne construite, nous avons aménagé des escaliers – cinq paliers, du camp jusqu'à la mer.

Nous avons gratté, parfait les escaliers, amené des pierres et de la terre.

Nous faisons tout et n'importe quoi.

Nos journées s'écoulaient.

Nos camarades de Reichenburg sont alors arrivées, elles aussi pareillement condamnées.

Plus d'une année durant, elles sont juste restées là, sans rien faire, puis nos Bosniaques les ont rassemblées.

Tout ce par quoi ces malheureuses sont alors passées, les tourments qui leur furent infligés ! En très peu de temps, toutes n'étaient que croûtes.

Car elles avaient la peau tendre quand nous l'avions déjà tannée après plus d'une année à la mer.

Nous sommes restées à Goli plus d'un an, nous y avons passé l'hiver avant d'être, au printemps, renvoyées à Grgur.

Où nous avons eu droit, à deux coups de vent.

Deux terribles tempêtes, surtout en mars et en avril.

Nous regardions en direction du Velebit qui, côté mer, n'était que roche surmontée d'une sorte de forêt, et nous arrivions à dire en quelle saison nous étions.

Quand la forêt jaunissait, nous nous savions en automne. Et quand les sommets blanchissaient, quand il allait neiger, nous pouvions le voir.

À Goli, heureusement pour nous, il ne neigeait pas, sinon personne n'en serait sorti vivant.

[. . .]

LETTRE À MON PÈRE

*Écrite le mercredi 7 juin 1989
dans la nuit du Spasovdan¹⁵
et achevée un peu plus tard.*

Mon cher papa...

Des jours et des nuits durant j'ai déchiffré ton écriture, feuilleté ces cahiers que tu m'avais laissés au grenier derrière la cheminée, dans ta malle d'osier de soldat, je n'arrivais pas à dormir, je n'arrivais pas à bouger.

J'ai lu tes mots embrumés, tes lignes ondoyantes, l'encre avait déjà quasiment passé ici et là, les pâtés et les taches qui avaient pénétré et traversé certains pages me rappelaient inlassablement, impitoyablement, les grumeaux de sang que tu crachais.

Les questions se déversaient sur moi comme d'une gouttière, me jetaient à terre comme la košava aux cent têtes, aux cent jambes, aux cents bras.

Quel direction prendre, quel point de départ ?

Quel est ce monde dans lequel nous vivons ?

Quel pas faut-il faire qui nous mène du royaume terrestre au royaume des cieux ?

Sitôt quelque chose commencé, je me trouvais face à un mur, tous me regardaient l'œil suspicieux. Et lorsque j'ai découvert que la milice populaire me pistait, que j'étais absolument sans défense, je me suis glissé dans un trou de souris et je m'y suis terré.

Je te sais décédé et, néanmoins, je sens que tu me regardes écrire cette lettre que je ne pourrai t'envoyer. Je sais

¹⁵ L'Ascension, dans la religion orthodoxe.

aussi que tu la lis, que tu l'épelles, caractère après caractère, à l'instant même où je l'écris.

Toi seul sais que je l'écrirai jusqu'au bout, tu sais quel sera mon dernier mot quand moi, je n'ai que des pressentiments.

Je prie pour conserver la santé et survivre à cet enfer où même les amis me rouent de coups, où les déments et les criminels de sang me poussent de toutes leurs forces. Du moins aussi longtemps que les enfants ne cèderont pas au désespoir.

À la maison, nous sommes encore tous là. Nous débrouillons, nous embrouillons, mais nous continuons d'aller de l'avant, et ce depuis un quart de siècle. La femme est la ligne de crête d'une maison, ce sont là tes mots, jamais la lassitude ne me prend, et les enfants sont encore à se chercher dans le monde.

La santé décline lentement, nous prions Dieu pour qu'aucune mauvaise surprise ne s'abatte sur nous et que rien ne nous cloue au lit. Tant que nous serons sur pied, tant que le cœur battra et que l'esprit conservera sa vivacité, nous ferons toujours de la place pour qui nous visitera dans notre modeste demeure.

Lancé sur la trace de tes écrits, j'ai eu la sensation de pénétrer dans une ruche, de m'être fourvoyé dans une fourmière ou dans une taupinière. Je n'ai cependant pas voulu écrire quoi que ce soit de mensonger, rien qui soit de ma part le fruit d'une réflexion harmonieuse.

La littérature en a la charge, il est des écrivains qui sont allés jusqu'à inventer leur propre biographie et leurs œuvres complètes.

Dieu sait le nombre de fois que j'ai placé devant moi tes deux cahiers, Dieu sait quelles précautions furent les miennes pour les garder et les préserver des voraces et autres avides de pouvoir.

Puis j'ai recopié sept fois tout ce que tu m'avais laissé, en m'efforçant de ne pas changer une virgule. Je me suis évertué uniquement à écrire avec ta main, ton âme, ton cœur.

Mon travail aura été de reprendre à l'endroit où tu t'étais arrêté, de simplement continuer les notes que tu avais laissées dans de saintes guenilles cousues d'or. De tout compléter, ravauder, mesurer, mettre en ordre ainsi que tu l'aurais fait toi-même si telle avait été la volonté de Dieu.

*Merci à toi pour la goutte et la graine
dont tous avons été créés.*

Première édition en serbe : 1992.